

Raphaël
GUIOT



La bataille de Falloujah ou les conditions géographiques de la victoire moderne

(avril-novembre 2004)

Académie de Paris

École des Hautes Etudes Internationales

Mémoire de 3ème cycle

en études stratégiques et politiques de défense

sous la direction du Colonel CARREY

et de Monsieur le Professeur JOUBERT

Paris, mai 2008

Crédit photo couverture : DR

THEATRUM BELLI Éditions

Directeur : Stéphane GAUDIN

www.theatrum-belli.com

contact@theatrum-belli.com

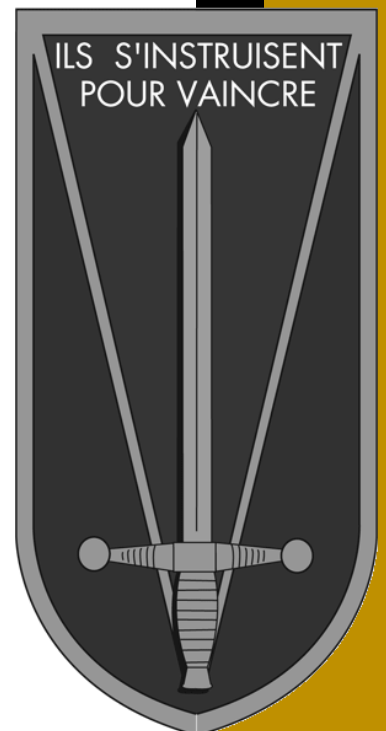
« Soulignez clairement que le commandement, au moins dans mon cas, n'est pas venu par instinct, de façon imprévue, mais par la compréhension, l'étude intensive et la concentration. S'il m'était venu aisément, je n'aurais pas autant réussi. Pour ma stratégie [insurrectionnelle], je n'ai pu trouver aucun enseignant dans le terrain ; j'avais derrière moi quelques années de lectures [et de rédactions] militaires. [...] Avec 2 000 ans d'exemples derrière nous, nous n'avons aucune excuse pour ne pas bien combattre. »

Thomas Edward LAWRENCE



« Ils s'instruisent pour vaincre ».

Devise de l'École Spéciale Militaire Saint-Cyr



SOMMAIRE

Introduction	5
Première partie : Théorie de géographie militaire	8
1. L'enseignement théorique et son actualisation	8
a. <i>Les apports du commandant Lucien et du capitaine Villate</i>	8
b. <i>L'actualisation aux défis urbains modernes</i>	11
2. La géographie militaire et l'art de la guerre moderne	21
a. <i>Géographie, objet limité et approche indirecte</i>	21
b. <i>Conséquences sur la grande stratégie et les rapports stratégie-politique</i>	25
Seconde partie : Géographie militaire appliquée : Al-Fallujah	27
1. Un modèle de ville en guerre	27
a. <i>Les paradigmes de la ville en guerre</i>	29
b. <i>Des enjeux de Fallujah à la synthèse stratégique</i>	34
2. L'objet géographique	39
a. <i>Défis tactiques et doctrinaux de Fallujah</i>	39
b. <i>Facilités et obstacles par fonctions opérationnelles</i>	42
Conclusion	49
Bibliographie	51
Annexes	55

Introduction

Sun Zu affirmait que « *ceux qui ignorent les conditions géographiques ne peuvent conduire une armée* ». La valeur militaire de la géographie est donc reconnue depuis longtemps. Pourtant, la discipline n'émerge en tant que telle qu'au XIX^{ème} siècle. La Prusse donne le ton peu avant la guerre de 1870-1871. En France, Théophile Lavallée, le commandant Marga et le général Gustave-Léon Niox sont les grands noms de la géographie militaire entre 1832 et 1900. Leur approche est essentiellement descriptive puis s'étoffe de considérations sur la géographie humaine. Durant la Première Guerre mondiale, infrastructures et voies de communication viennent compléter les études géographiques. Le déclin de la géographie militaire s'amorce dès l'entre-deux-guerres en raison de l'absence d'innovations conceptuelle et technologique majeures et s'achèvera après la Deuxième Guerre mondiale avec l'apparition de la géostratégie et de la géopolitique plus appropriées aux problématiques de l'ordre bipolaire. Depuis une quinzaine d'années, la géographie militaire connaît un regain d'intérêt grâce aux théâtres d'opérations peu ou pas connus, aux nouveaux besoins en carte de précision décimétrique, en cartes thématiques (zones minées, répartitions ethniques), à l'apparition de la numérisation du champ de bataille. Toute la chaîne géographique se trouve ainsi sollicitée et entraînée par l'essor des nouvelles technologies (imagerie satellite, aérienne). Toutefois, la géographie militaire reste, en raison de son caractère transverse, de sa haute technicité et de sa confidentialité, une matière peu valorisée notamment dans l'enseignement académique des officiers français.

Parallèlement au renouveau de la géographie militaire, la guerre a changé de terrain. Du terrain de campagne au terrain urbain, la guerre se gagne désormais pour, par et dans la ville, c'est-à-dire là où réside 50 % de la population mondiale, 75 % en 2025 selon l'ONU. La guerre urbaine est-elle pour autant moderne ? Oui, au regard du critère de contemporanéité, non, au regard de l'histoire des guerres qui nous rappelle que les batailles portant un nom de ville sont aussi vieilles que la guerre elle-même. Enjeu et théâtre du conflit, la ville place les armées occidentales sous la double contrainte d'un ennemi insaisissable au milieu des civils et l'emploi d'armements lourds. Ces armements, efficaces en terrain ouvert, perdent tout ou partie de leurs capacités discriminantes dans les espaces cloisonnés des cités. En conséquence, « *le rôle des obstacles du sol est aussi net maintenant que du temps de Jules César et de Napoléon ; il est simplement différent* ». Pour le capitaine Villate comme pour Ralph

Peters « *la ville se présente comme la forêt* ». Inaccessible depuis l'extérieur, elle constitue un « *sanctuaire géographique* » (Colonel Dufour), un bastion inexpugnable des insurgés ou rebelles qui en connaissent le moindre piège. Terrain favorable aux embuscades et aux coups de main, la ville comme la forêt, empêche le déploiement de la cavalerie en dehors des grands axes, gêne la progression de l'infanterie autant que la précision des feux d'artillerie.

La guerre urbaine se renouvelle donc et trouve une expression plus complexe depuis la fin de l'ordre bipolaire. Autrefois, le choix se limitait à mener la bataille ou à faire le siège d'une ville. Aujourd'hui, la guerre urbaine consiste le plus souvent à conduire les deux simultanément dans toutes les dimensions du fait humain. Réunissant tous les paradigmes de la ville en guerre, Al-Falloujah en est devenue l'archétype. Les combats qui s'y sont déroulés depuis leur préparation jusqu'aux opérations de reconstruction sont là pour témoigner de l'importance de ces faits géographiques que sont la ville et la guerre.

« *Qu'est-ce qu'une ville ?* ». La question d'Armand Frémont trouve une réponse dans la définition de Jacques Lévy : « *La ville est, dans son principe même, un acte géographique. Il s'agit en effet de créer une situation impliquant une société dans son ensemble, dans laquelle la coprésence permet de tendre vers des distances égales à zéro, vers un espace à zéro dimension, conçu sur le modèle géométrique du point* ». Il semble toutefois nécessaire de corriger cette définition afin qu'elle nous soit utile en arguant du fait que la ville est multidimensionnelle, d'une part en raison des espaces existants sous la terre, en surface et aériens ; d'autre part en raison de son caractère géographique qui touche toutes les facettes du fait humain : économique, social, politique, culturel, religieux... Mais le plus important reste qu'il s'agit d'un « *acte géographique* ».

Qu'est-ce que la guerre ? Cette question maintes fois posée semble ne pas vouloir trouver de réponses satisfaisantes tant elles sont nombreuses et variées. Cependant, il apparaît que l'on puisse s'accorder sur son caractère politique, sans lequel elle n'aurait pas de sens puisqu'il n'y aurait pas de but. La guerre est aussi et surtout géographique en ce sens que le terrain sur lequel elle se déroule joue un rôle dans toutes les composantes du fait humain : économique, social, politique, culturel, religieux... Le parallélisme évident qui se dégage de ces deux dernières définitions n'en est pas moins oublié, à tel point que l'on omet de dire que la ville constitue un objectif géographique de la guerre moderne. Objectif géographique d'autant plus capital qu'il reste compréhensible à tous les niveaux de l'analyse stratégique. Une ville est conquise après avoir franchi tous les seuils de ses maisons ; une campagne se réussit en emportant les villes principales qui tiennent une région ; et la guerre se gagne une fois la capitale libérée. La ville-objectif géographique se trouve

être ainsi tour à tour en situation de coercition-maintien de l'ordre, un objectif de conquête et un but de guerre.

Atteignant ces degrés successivement ou simultanément, les armées occidentales perdent ou imposent la paix en ville. La guerre se gagne donc pour, par et dans la ville. Au sein de la relation étroite qui unit la guerre et la ville, quelles sont les conditions géographiques qui président à la victoire du XXIème siècle ?

La géographie militaire, sans imposer le moindre dogme, doit disposer d'un cadre de référence, utilisant les enseignements du commandant Lucien et du capitaine Villate qu'il sera possible d'adapter aux mutations des conflits urbains actuels et futurs. Le référent conceptuel ainsi obtenu permet d'envisager les interactions de la géographie militaire et ses apports à la guerre moderne. Afin de valider, certes empiriquement, l'outil ainsi développé, Falloujah fournira les caractéristiques de la ville en guerre ainsi que d'un objectif géographique.

I. Théorie de géographie militaire

1. L'enseignement théorique et son actualisation

La géographie militaire existe parce qu'il y a des objectifs géographiques. Tout l'apport du commandant Lucien et du capitaine Villate consiste à montrer que l'objectif géographique est une réalité, autant politique que militaire : « À tous les échelons de la hiérarchie, il faut s'adapter au terrain. Le gouvernement ne peut négliger ce facteur »¹. Dotée de caractéristiques propres qui imposent de nouveaux défis techniques et doctrinaux, la ville est l'objectif géographique moderne. Une géographie militaire renouvelée se doit donc de la prendre en compte.

a. Les apports du commandant Lucien et du capitaine Villate

Pour les prédécesseurs de Lucien et Villate, la géographie militaire n'est qu'une « *aride nomenclature* » dont l'apprentissage se révélait plus fastidieux qu'utile. Si l'intérêt tactique de telles connaissances a pu se révéler au cours d'une bataille, il n'a pas paru le faire de façon décisive au cours de la Grande Guerre. Ce constat amer, le commandant Lucien le fait en 1923. Son amertume est d'autant plus grande qu'il doit également se battre afin d'imposer une nouvelle définition de la géographie militaire.

Au cœur du débat, se pose la question de l'existence de l'objectif géographique. À l'heure de la guerre de masse aux capacités industrielles, « *le seul objectif [...], c'est le gros des forces ennemies, là où il se trouve et là où il est possible de l'atteindre. Il n'y a pas d'objectif géographique* »². S'imposant comme un dogme, cette affirmation efface toutes les autres dimensions de la guerre : économique, politique et sociale. À la même époque, les Allemands « *savent que parfois la guerre a une forme militaire, mais qu'elle revêt toujours une forme économique pour se continuer après la paix au milieu des plus beaux sourires* »³.

De part et d'autre, les thèses soutiennent ou infirment l'existence de l'objectif géographique. Lucien souligne que des thèses antagonistes ne sont pas nécessairement contradictoires. Ainsi, « *tout ce qui touche au fait humain est essentiellement contingent, relatif, et il n'y a pas plus de déterminisme géographique que de déterminisme historique* ». La volonté

¹ VILLATE Robert, *Les conditions géographiques de la guerre*, Paris, 1925, p. 317.

² LUCIEN A., *Les objectifs géographiques de la guerre moderne*, Revue Militaire Française, Paris, janvier 1923, p. 27.

³ Op. cit., in note 1, p. 239-240.

de l'homme peut surpasser bien des obstacles et il n'est pas du tout certain que l'on continue à se battre sur les mêmes terrains. De même, le progrès technique permet à Guderian de franchir les Ardennes afin de réaliser une manœuvre d'enveloppement des forces terrestres françaises et britanniques en 1939.

De plus, de nouvelles données viennent enrichir et inspirer un nouveau souffle à la géographie militaire. Le déterminisme géographique et la conception géologique laisse la place à la géographie humaine. Pour Lucien, « *il est indispensable de bien préciser que, pour l'étude des caractéristiques d'un théâtre d'opérations modernes, il faut entendre par éléments géographiques non seulement le terrain mais tous les établissements humains qu'il porte, qui en ont modifié profondément et en modifient de jour en jour la valeur et les conditions d'utilisation : villes, usines, routes, voies ferrées, ouvrages fortifiés permanents* »⁴.

L'incroyable essor du progrès technique du début du XXème siècle permet, de surcroît, au commandant Lucien de penser que tous les obstacles sont franchissables, tout en soulignant l'importance du savoir géographique. Ce savoir concerne les « *possibilités diverses des moyens matériels et humains que l'on compte employer mais encore les caractéristiques particulières des milieux géographiques* »⁵. L'ensemble des conditions géographiques, anciennes et nouvelles, aux propriétés précises a une double influence : apparition d'objectifs qui ont une valeur intrinsèque (nœuds de communication, centres industriels, métallurgiques ou chimiques, ports, centre politiques et administratifs) ; en corollaire, un certain nombre de facilités et d'obstacles s'imposent. Ce sont les objectifs géographiques.

Ces objectifs géographiques n'ont d'importance que par rapport à l'ennemi ou à l'utilisation qu'il peut en faire. En conséquence, « tous les objectifs intéressants au point de vue exclusivement géographique le sont également et dans la même mesure au point de vue militaire »⁶. Les nœuds de communication sont les premiers de ces objectifs géographiques en raison des possibilités de manœuvre et de ravitaillement autorisées par de tels moyens. Pour le capitaine Villate, les voies de communication (chemin de fer, routes) transforment la ville en objectif. Couper une route revient à couper un approvisionnement. Pour cette raison, les forces armées américaines ont encerclé la ville de Falloujah en novembre 2004 afin de neutraliser toute possibilité de renfort en hommes et munitions. Toutefois, ce ne sont pas les seuls objectifs géographiques.

⁴ Op. cit., in note 2, p. 35.

⁵ Ibid., p. 36.

⁶ Ibid., p. 37.

Le commandant Lucien évoque « *les capitales et les très grandes villes* » en tant que siège du pouvoir politique et administratif ainsi que les « *agglomérations d'usines* » en tant que centre économique. Ayant saisi l'importance si ce n'est le caractère vital des structures politique et économique, le commandant Lucien souligne que « *chaque nation cherche [...] à contrôler ou maîtriser le plus grand nombre de nœuds et de moyens de communication* ». La ville passe également du fait d'occupation humaine au statut d'objectif géographique par la présence des richesses et des ressources industrielles souligne le capitaine Villate. En conséquence, « *l'assaillant peut gagner la guerre pour avoir osé la conquête d'un objectif géographique au lieu de se lancer sur un objectif militaire* »⁷. C'est une « *course aux objectifs géographiques* ».

Pour atteindre ces objectifs géographiques, les forces armées doivent surmonter ou utiliser des obstacles et exploiter des facilités « *au quadruple point de vue du mouvement, du stationnement, du ravitaillement et du combat* »⁸. Le commandant Lucien énumère ces obstacles et facilités : obstacles orographiques, forêts, zones marécageuses, rivières et fleuves (dont il souligne l'importance des points de passage, en particulier s'ils sont rares, comme c'est le cas en Irak), obstacles artificiels (frontières politiques ou fortifications permanentes), réseau de communication (ferré, routier, fluvial, aujourd'hui aérien), ressources locales, climat, organisation administrative et mentalité des populations.

La prise en compte de ces conditions géographiques est soumise à caution dès que l'hypothèse d'engagement initiale évolue. En effet, la répartition et l'impact de l'un ou l'autre de ces facteurs ne seront pas les mêmes en fonction des adversaires, étant entendu que l'on envisage la confrontation pour un même terrain donné.

Cette nouvelle géographie militaire, voulue par le commandant Lucien, ignore les détails topographiques pour ne conserver que l'essentiel : les transformations humaines du sol, les réseaux de communication, leurs connexions avec les centres politiques, administratifs, économiques ainsi que les conditions de vie des populations. Ceci afin d'en extraire les dynamiques qu'il sera alors possible de freiner ou encourager. Ce « *savoir stratégique* » est nécessaire à l'officier « *s'il veut faire partie de l'élite de la nation* »⁹. Dès lors, une nouvelle géographie appliquée aux préoccupations militaires et politiques pourrait réintégrer les programmes d'enseignement académique des écoles d'officiers. Le capitaine Villate souligne à cet effet la célèbre phrase prononcée par Napoléon : « *La politique des États est dans leur géographie* ».

⁷ Ibid.

⁸ Ibid., p. 41.

⁹ Ibid., p. 44.

En conséquence, la géographie militaire doit être enseignée de la façon suivante : lier état moral et état économique d'un pays à une époque donnée ; expliquer les relations entre situation sociale et position géographique ainsi que les rapports entre les actions et/ou réactions pour comprendre la politique d'un État. La géographie physique apporte également des informations utiles mais ne doit pas faire l'objet d'une nomenclature fastidieuse, elle devra montrer la valeur des champs de tir, l'emplacement des observatoires, les angles morts ou les grandes régions contrôlables avec peu de moyens. De surcroît, le capitaine Villate précise l'importance des villes dans cet enseignement, à savoir que la prise d'une capitale est toujours un événement et qu'il est utile de savoir quelles habitations peuvent servir de cantonnement, d'abri, ainsi que leur résistance aux projectiles. Pareilles connaissances se sont révélées particulièrement cruciales lors de l'opération Al-Fajr/Phantom Fury à Falloujah en novembre 2004. À cette occasion, les munitions les plus perforantes s'avèrent plus dangereuses pour les amis et les civils car elles perforent les murs de briques sans faire de brèche. Il devient alors nécessaire de réorienter les dotations en obus à billes et en obus anti-structures.

Pour le commandant Lucien comme pour le capitaine Villate, l'objectif géographique est une réalité et nonobstant le caractère industriel de 1914-1918, ils ont su prendre la mesure de la ville en tant qu'objectif géographique. Leur vision reste toutefois entachée de cette foi indicible dans le progrès technique, erreur commise également en ce début de XXIème siècle par les Américains. Les nouvelles technologies permettent de mieux appréhender les facilités et obstacles du terrain et non pas de les effacer au profit de la puissance de feu caractéristique de la guerre d'attrition menée par les forces armées américaines. Cependant, ces dernières ont su s'adapter par l'utilisation de troupes aguerries aux opérations extérieures, et qui possèdent une approche moins directe. Le déploiement de la *1st Marine Expeditionary Force* dans le cadre du triptyque préparation longue-conquête rapide-occupation longue a permis d'assurer le succès tactique de l'opération Al-Fajr/Phantom Fury tout en limitant les pertes tant amies que civiles. Cette illustration permet de saisir l'actualité des propos du commandant Lucien et du capitaine Villate, de les renouveler à travers les notions d'objectif géographique, de facilités et d'obstacles mais également d'introduire les défis liés à la guerre urbaine moderne.

b. L'actualisation aux défis urbains

Le terrain urbain, s'il n'est pas nouveau en tant que support de la guerre, n'en a pas moins pris une ampleur sans précédent depuis une quinzaine d'années. La démographie, la concentration de richesses, pouvoirs et symboles divers sont les principales raisons de cette évolution. Le phénomène démographique en ville a connu une forte accélération ces

cinquante dernières années avec un taux d'urbanisation de 51% en moyenne. Les villes modernes comptent également beaucoup plus d'habitants que leurs ancêtres du début du XX^{ème} siècle. En 1900, une ville d'un million de personnes est exceptionnel. Au XXI^{ème} siècle, les mégapoles et leurs conurbations réunissent aisément plusieurs dizaines de millions d'individus. Surtout, le phénomène migratoire de l'exode rural n'est pas exclusif au monde occidental. Ce que l'on appelle de façon très générale le Tiers Monde est également concerné, en particulier du fait des inégalités rendues plus criantes par les extrêmes qui s'y côtoient. De plus, l'articulation campagne/ville n'est plus aussi nette qu'il y a cinquante ans. En effet, les campagnes tendent à s'urbaniser et les villes en s'élargissant prennent sous leur emprise les communautés villageoises avoisinantes, formant ainsi un continuum mi-citadin/mi-campagnard dont le critère de cohérence n'est pas systématiquement perçu par les habitants. Ceci ajoute une difficulté supplémentaire dans la mesure où la défense d'une ville s'en trouve réduite mais ajoute au facteur de dispersion de l'ennemi qui a la possibilité de créer un dispositif en profondeur.

Les commentaires du capitaine Villate sont à ce sujet éclairants : « l'ampleur des travaux à effectuer pour défendre la ville nuit à leur réalisation »¹⁰ même si l'asymétrie n'exige pas autant d'efforts que la guerre conventionnelle qui appelle les fortifications. En 1911, le général Foch, alors commandant de l'École Supérieure de Guerre, considérait que les fortifications provisoires étaient à privilégier en raison de leur souplesse d'emploi et de leur faible coût. Toutefois, sans fortifications, les villages servent de centres de résistance car les maisons, les caves constituent une cuirasse. Même détruites, les habitations forment une couche d'éclatement qui rend inefficaces les plus gros obus constate le capitaine Villate. Concernant la création d'un dispositif en profondeur, Villate note que le village peut servir de point de concentration de l'artillerie, laquelle se camoufle parmi les ruines, au creux de niches spécialement aménagées. Un seul détail permet de déceler la présence de tels aménagements ajoute-il : « *le souffle des pièces tracé sur la terre devant la bouche de chaque canon par la suite du déplacement d'air au départ du coup* »¹¹. Les renseignements collectés sur les insurgés de Falloujah ont permis d'établir des pratiques similaires.

C'est au milieu de ces populations, vivant dans des quartiers soigneusement quadrillés, à tout le moins reconnus, qu'interviennent les forces armées occidentales afin de prendre le contrôle, neutraliser ou détruire des centres de pouvoir politique, administratif considérés comme centre de gravité. D'un point de vue strictement militaire, cette prédominance s'explique également par le fait que « *villes et villages se dressent sur le sol comme de véritables excroissances ; ils sont des points*

¹⁰ Op. cit., in note 1, p. 232.

¹¹ Ibid., p. 215.

d'appui naturels »¹². Ces saillants urbains sont particulièrement proéminents en milieu désertique. Dans le cas irakien, Falloujah s'impose comme une étape sur la route qui traverse la province d'Al-Anbar pour rejoindre la Syrie ou la Jordanie. Pour l'assaillant, la ville induit la manœuvre : soit pour l'éviter, soit pour la prendre. Pour le défenseur, la ville doit être préparée à l'assaut suffisamment à l'avance. La ville est alors un point d'appui d'autant plus redoutable que « *toute difficulté que présente pour une troupe régulière une opération en montagne est multipliée par cent dans une ville. Et les difficultés d'intendance, probablement insurmontables pour une force irrégulière ou populaire qui se retire en montagne, se trouvent résolues pour elle par la sympathie des habitants lorsqu'elle se montre dans les rues des villages. Le principe général qui se dégage de l'étude des exemples que nous avons évoqués, c'est que la défense est d'une importance extrême dans ce genre de guerre à laquelle une force populaire peut être appelée à participer* »¹³. Le résultat improbable associé au caractère sanglant de la bataille en zone urbaine souligné par Connelly en 1915 ainsi que par le capitaine Villate en 1925 définissent bien le basculement du rapport de force caractéristique de la guerre urbaine plus communément appelé asymétrie.

Les enseignements du commandant Lucien et du capitaine Villate sont donc particulièrement pertinents dans le contexte irakien. Ils restent toutefois marqués par le temps et sont limités par les contraintes techniques et doctrinales de leur temps. En effet, l'hypothèse de conflit envisage toujours un affrontement entre forces organisées délimité dans le temps et l'espace. De plus, les innovations techniques n'ont pas permis de modifier radicalement le champ de bataille malgré l'apparition du char de combat, de l'aviation ou même de l'arme sous-marine. La dimension maritime n'est d'ailleurs pas à négliger avec 80 % de la population mondiale vivant à moins de 200 milles des côtes. Ainsi, l'approche navale est à privilégier pour une ville côtière comme Mogadiscio, laquelle est également au centre des démonstrations illustrées des documents doctrinaux cités ci-après.

La planification américaine, au travers un document doctrinal intitulé *Sea Power 21*, développe le concept de « *ship-to-objective-maneuver* » qui consiste à « *déposer la force à proximité des objectifs* » par des moyens techniques (hélicoptères lourds V-22 ; aéroglisseurs ; véhicules blindés d'assaut amphibie type AAV) susceptibles de s'affranchir de l'obstacle qu'est le rivage (gradient, marée, minage). Le « *Stom* » considère également la mer comme un espace de manœuvre puisqu'elle constitue à la fois une barrière défensive pour qui la maîtrise et une « *autoroute de mobilité* ». La conduite des opérations nécessite aussi de mettre en œuvre des moyens de renseignement et de déception et leur corollaire, l'amélioration de la flexibilité dans la planification des opérations. Enfin,

¹² Ibid., p. 208.

¹³ CONNELLY John, Sur la guerre de rues, *Worker's Republic*, 24 juillet 1915.

il s'agira de concentrer les forces sur les faiblesses de l'adversaire, d'imposer le rythme de bataille et le lieu, le tout dans un environnement hautement intégré entre forces navales, terrestres et aériennes. Ce concept tactique s'articule avec le concept opératif de l'*Operational Maneuver from the Sea*. Le cœur du concept de l'OMFTS est la manœuvre des forces navales au niveau opératif. Cette manœuvre doit être dirigée contre le centre de gravité de l'ennemi car il s'agit de « casser » ce qui le motive à combattre. L'OMFTS est donc l'association de la guerre de manœuvre et de la guerre navale. En effet, la guerre de manœuvre fournit les éléments de compréhension de la dynamique d'un conflit et la guerre navale amène une vision stratégique du conflit en même temps que les avantages inhérents au milieu maritime et qui sont la mobilité et la flexibilité. Les aspects liés à l'interarmisation se retrouvent dans un document intitulé « *Naval Power 21...A Naval Vision* », édité en octobre 2002. Les développements les plus en pointe sur l'action de la mer vers la terre autorisent une liberté d'action jamais imaginée jusque-là. En effet, l'éventail des capacités est considérable, « *allant de la frappe dans la profondeur au contrôle des eaux littorales dans les trois dimensions* ».

Sur le plan terrestre, la réflexion est semblable puisque les fondamentaux du *Quadrennial Defense Review* insistent sur les nouvelles technologies au travers du concept de *Network Centric Warfare* (NCW). Ce dernier prévoit un espace de combat largement informatisé, que ce soit sur terre, sur mer ou dans les airs. L'information est au centre de la transformation de l'ensemble des systèmes : spatiaux, aériens, terrestres, marins, d'information/commandement et logistique. L'objectif visé est de solliciter le moins possible la ressource humaine, en particulier pour les tâches périlleuses (d'où l'emploi croissant de drones démineurs et de surveillance, sans comptabiliser les projets de robots susceptibles de porter des charges lourdes ou de récupérer les blessés). De cette vision très technologique, les États-Unis sont encore loin. Toutefois, elle reflète une approche de la guerre très particulière qui confine plus au mode de bataille qu'à une véritable perspective politique du conflit en tant que mode de régulation des différends. Cela est principalement imputable au fait que les sphères de responsabilité politique et militaire soient étrangères l'une à l'autre dans leurs modes d'action. En effet, s'il importe de subordonner le militaire au politique, il ne s'agit pas pour autant que l'un ignore les moyens d'actions de l'autre avec pour conséquence :

1. de dissocier la diplomatie et la guerre ;
2. ne pas être en mesure d'exploiter politiquement un succès militaire et vice versa.

Le concept de transformation, principalement focalisé sur l'ennemi et non sur l'environnement, n'est pas prévu pour exploiter les qualités humaines d'une troupe sur le long terme, condition nécessaire de la victoire.

Le champ de bataille du futur relève donc pour une bonne part des innovations technologiques mais les failles persistantes qui sont loin d'être résolues à l'heure actuelle (les drones ne sont pas omniscients, une présence permanente ne saurait être le fait de robots) doivent faire l'objet d'une nouvelle approche doctrinale susceptible d'exploiter les qualités du facteur humain pour la réalisation de la victoire, en particulier dans un environnement urbain. En préambule, il faut rappeler les caractères aléatoire et brutal de la guerre urbaine, qui s'impose plus qu'elle ne se prévoit (en particulier du fait de la réticence naturelle à se battre en milieu cloisonné). En conséquence, les forces concernées doivent faire preuve de réactivité, à la fois en termes de délais et d'intensité dans la riposte. L'essence même de cette réactivité se trouve justement dans l'adaptabilité des forces, non pas dans leur adaptation à la guerre future. La différence est minime mais fondamentale : l'adaptation suggère la transformation des forces en perspective d'une situation donnée, qu'elle soit voulue ou anticipée en vertu du principe de rétroaction (la guerre du futur sera numérique parce que l'armée devient numérique. Ce faisant, elle poursuit son adaptation par une numérisation accrue. Dans le même temps, les faits démontrent que la guerre n'est pas exclusivement numérique, à l'instar de l'*Intifada*). L'adaptabilité préfère, en l'occurrence, s'appuyer sur la souplesse d'emploi et la légèreté des moyens tout en conservant un noyau dur d'équipements lourds et modernes. Une telle approche ne pourrait trouver sa cohérence qu'en présence de programmes d'armements ambitieux, à l'échelle européenne par exemple, afin de réaliser des économies d'échelles sur les matériels lourds (chars, avions, navires).

Ceci posé, une nouvelle approche doctrinale inspirée de la géographie militaire adaptée aux défis urbains peut être proposée. L'enseignement principal esquissé par le commandant Lucien et le capitaine Villate, et qui ne saurait être démenti par les réalités auxquelles nos armées doivent faire face, ramène le fait humain à la première place des préoccupations politique et militaire. La Cité, fait humain et géographique par excellence, de surcroît confrontée à la guerre de manière récurrente, se prête particulièrement bien à de nouvelles réflexions. La guerre urbaine oppose aux forces armées modernes une série de défis techniques et doctrinaux que la géographie militaire, par ses aspects techniques et culturels, c'est-à-dire par la connaissance du terrain et de l'environnement, peut aider à mieux appréhender¹⁴. La géographie militaire renouvelée suppose dès lors des objectifs géographiques de terrain et d'environnement. Pour les atteindre, l'armée doit utiliser, maîtriser ou se protéger des facilités et obstacles inhérents à la ville et en particulier à la ville en guerre.

Les défis tactiques auxquels une armée technologique moderne fait face classiquement sont de deux ordres : celui de la supériorité informationnelle et celui du comportement des hommes engagés sur le

¹⁴ Synthèse du modèle de géographie militaire adapté à la guerre urbaine en annexe 1.

terrain. Le premier se fait sentir alors même que l'effort de modernisation des armées n'est pas encore arrivé à son terme. Hérité de la guerre froide, cet effort technologique plaide pour une mise en réseau des plateformes d'armements, c'est-à-dire un système de systèmes dont le soldat, le combattant serait tout à la fois, capteur et effecteur. Cette organisation sophistiquée est conçue pour des espaces de bataille ouverts, décloisonnés où l'ennemi est une force organisée et assimilable en temps réel à des « *images rouges* ». Les réalités conflictuelles des quinze dernières années révèlent pourtant des visages différents, non pas qu'ils soient moins meurtriers ou davantage justifiables, la guerre reste un acte de destruction physique et psychologique condamnable, mais ces visages ne recouvrent plus la seule dimension militaire ou plutôt ils recouvrent plus que jamais l'ensemble des dimensions du fait humain et de l'objet guerre.

Dans ce contexte, les systèmes d'information développés s'avèrent peu ou pas capables d'acquérir, et par conséquent de traiter, les données discriminantes en raison d'une double mutation, celle des acteurs du combat et celle de l'environnement du théâtre d'opération. Pourtant, le soldat, plus que jamais, doit reconnaître le terrain sur lequel il sera amené à évoluer. La supériorité informationnelle trouve ici un nouveau sens, en ce qu'elle peut être définie à la fois sur le court terme et le long terme dans le cadre de la géographie militaire. À court terme, il s'agit de poursuivre l'effort technologique de reconnaissance avec les drones aériens, terrestres et navals, d'encourager les innovations telles cette grenade de 40 mm équipée d'une caméra et d'une liaison de données ou encore ce mât télescopique doté de moyens d'observations TV/IR¹⁵. L'objectif visé est, pour le chef de section, d'obtenir une cartographie tridimensionnelle du terrain sur lequel sont engagés ses hommes. L'information relevée par ce type de moyen électronique constitue l'échelon le plus bas de la géographie militaire, étant entendu que cette information est d'origine technologique et d'emploi immédiat. À plus long terme, la supériorité informationnelle peut s'appuyer sur un travail de veille stratégique destiné à affiner la connaissance géographique de zones dites d'intérêt. Le renseignement d'origine humaine (ROHUM) mais également les voies électroniques (du satellite d'observation aux interceptions électromagnétiques) s'inscrivent dans ce cadre de fond. Ainsi, la géographie militaire ne se contente pas de nourrir les armées en information. Les armées font la géographie militaire en tant que connaissance du terrain. De fait, la supériorité informationnelle, si elle ne reste qu'un moyen, se trouve tout de même un nouvel intérêt, évitant par là-même de rester une chimère urbaine.

Le second défi tactique, qui a trait à l'action physique et psychologique des hommes sur le terrain, peut trouver à s'appuyer sur des savoirs

¹⁵ PROME Jean-Louis, Le défi majeur des armées occidentales : rétablir leur supériorité en zone urbaine, *Défense et Sécurité Internationale*, n°21, Areion, décembre 2006, p. 73.

géographiques qui constituent ce que l'on peut appeler la connaissance de l'environnement. Ainsi, il ne s'agit pas seulement du terrain en ambiance tactique armée mais plus loin de tout ce qui constitue le fait humain en milieu urbain. Or, cet environnement possède son propre référentiel, se caractérise par la complexité des rapports humains et interagit avec l'extérieur. En somme, il s'agit d'un système tout à fait spécifique. Cela suppose que le soldat soit capable de s'adapter rapidement à son milieu, de faire preuve de polyvalence par la diversité des métiers et d'une présence continue, condition nécessaire à la victoire moderne. Dans cette perspective, les qualités requises devront être repérées, préparées, entretenues par la transmission d'une culture de l'opération extérieure, de savoirs et savoir-faire spécifiques aux milieux d'interventions mais également par la propagation de l'expérience, tant sur les retours que sur les pertes. À cet égard, il serait possible de parler d'Instruction sur le Retour et la Perte d'Expérience, l'IRPEX, mais aussi de l'intérêt des officiers RETEX. *In fine*, l'emploi de tels savoirs géographiques permet au soldat de mieux interagir avec son environnement, en l'occurrence urbain, que ce soit en situation de combat, renseignement, patrouille ou représentation. À titre d'exemple, la création du Centre d'Entraînement en Zone Urbaine (CENZUB) reflète non seulement ce souci d'habituer les unités à travailler en milieu urbain mais également d'améliorer l'efficacité de la coopération interarmes, pilier d'une survivabilité améliorée dans une ville en guerre. Il est également possible de citer la valeur des premiers enseignements du *Close Air Support* (CAS) en zone urbaine, dit *Close Quarter Support* (CQS) ou de l'évaluation de la perte d'expérience dans l'emploi du blindé face à des menaces oubliées comme l'engin explosif improvisé (EEI), version moderne de la sape.

À ces défis tactiques s'ajoutent des enjeux doctrinaux, relatifs à l'organisation des forces en premier lieu et de leurs missions en second lieu. Ici encore, la géographie militaire peut apporter des réponses ou à tout le moins opérer la classification entre facteurs discriminants et secondaires. Ainsi, la ville offrant des caractéristiques topographiques particulières implique d'adapter la composition de la force armée qui y sera déployée et partant l'ensemble des armées qui se trouvent dans leur ensemble et leur articulation confrontées à cette conflictualité latente pour laquelle elles n'ont pas été conçues. Face à la ville en guerre, le commandement ne peut négliger le facteur topographique mais aussi et surtout l'impact du facteur physique et psychologique d'un déploiement sur le terrain urbain car ce dernier est d'une sensibilité particulière. En effet, l'emploi de blindés lourds en ville est synonyme de destruction sans que soient pour autant employés les armements. Ce fut le cas à Grozny, caractérisée par ses ruelles étroites. L'impact psychologique associé à cette action sur la population rentre également en ligne de compte. À cet égard, le respect du terrain urbain permet de gagner « les cœurs et les esprits », d'autant plus « que le terrain est une aide et non la raison d'être

de la manœuvre »¹⁶. Il ne fait donc pas faire la géographie du pays mais raisonner dans la géographie du pays. La réorganisation des forces, dans le sens d'une interarmisation accrue, s'articule mécaniquement à une réorientation des missions et des priorités en fonction des caractéristiques humaines de la ville.

Sans imposer une quelconque mécanique déterministe, les structures sociales, politiques, économiques, religieuses, doivent être prises en compte dans la définition et la planification des missions attribuées aux forces armées. En particulier, la conquête et l'administration ne relèvent pas du même degré de contrôle selon l'environnement. Pour reprendre Ralph Peters, « *Paris a toujours été plus facile à administrer qu'à conquérir* »¹⁷. Selon ce dernier, la population ou « *architecture humaine* »¹⁸ est la variable clé. Cette architecture permet de reconnaître trois grands types de villes : hiérarchisé, multiculturel et tribal. Bien que cette classification soit imparfaite selon les propres mots de l'auteur et ne convienne pas à l'élaboration d'une décision opérationnelle, elle permet toutefois d'obtenir un canevas d'approche. Le type hiérarchisé correspond aux villes modernes où les relations humaines sont régies par la loi. La ville multiculturelle se caractérise par la présence de deux niveaux de contrôle de la population : le premier niveau dispose d'institutions politiques et juridiques conformes à la définition occidentale de la démocratie ; le deuxième niveau retient les formes officieuses qui détiennent réellement le contrôle de la ville, les « *réseaux ethniques, religieux ou liés à une forme de résistance à l'oppression* »¹⁹. Quant à la ville tribale, elle constitue le terrain et l'environnement le plus hostile aux opérations de rétablissement de la paix. En effet, l'objet des différends est imperceptible pour un observateur étranger et pourtant le « *nombre de ces villes est de moins en moins négligeable* »²⁰.

In fine, ces descriptions caractéristiques du terrain et de l'environnement urbains que rencontrent les soldats des forces modernes n'ont qu'un but. Il s'agit de montrer que le territoire est l'enjeu de l'action de l'homme et que dans sa dimension armée, asymétrique par nécessité, ce sont deux conceptions dudit territoire qui s'opposent. Celle de la puissance dominante tout d'abord, laquelle « *occupe le terrain, quadrille le territoire, ferme les frontières, prône la sécurité* »²¹. Pour la force rebelle, il s'agit de subvertir ce territoire « *en ignorant les fronts, les frontières, les limites du possible, [...] et compenser la puissance des armes de l'adversaire et les organisations les plus savamment sophistiquées par*

¹⁶ BOULANGER Philippe, De la géographie dans l'art de la guerre, *Stratégique* n°81, Institut de Stratégie Comparée, janvier 2001, Paris, p. 15-40.

¹⁷ PETERS Ralph, The human terrain of urban operations, *Parameters*, octobre 2000, pp. 4-12.

¹⁸ Ibid.

¹⁹ DUFOUR Jean-Louis, *La guerre, la ville et le soldat*, Editions Odile Jacob, Paris, février 2002, p. 284.

²⁰ Ibid., p. 286.

²¹ FREMONT Armand, *Aimez-vous la géographie ?*, Editions Flammarion, 2005, p. 265.

*une connaissance intime des lieux et des populations. La guerre révolutionnaire est une des plus géographiques qui soit ».*²²

Le terrain, à l'origine essentiellement rural devient urbain et c'est au Moyen-Orient, paradigme central des stratégies des puissances modernes, région de ville par excellence en raison des espaces de stabilité aux références anciennes, que cette guerre révolutionnaire s'exporte le mieux. En conséquence, la complexité du pouvoir et son application sur un territoire, en particulier religieux donc transverse dans le temps et l'espace, doit faire l'objet d'un focus spécifique afin de gérer au mieux les priorités et missions confiées au soldat dans la ville.

Cette connaissance du terrain et de l'environnement du militaire est susceptible de s'articuler aux legs du commandant Lucien et du capitaine Villate. Les grandes vallées, points de concentration des manœuvres des armées de masse, sont décrites par le commandant Lucien comme réalisant la « *synthèse d'objectifs géographiques* ». Les villes sont la représentation moderne de ces vallées et réalisent à leur tour cette synthèse.

Une géographie militaire renouvelée supposerait dès lors des objectifs géographiques de terrain et d'environnement dont le corollaire serait l'identification, l'emploi, la maîtrise ou la protection des facilités et obstacles inhérents à la ville en guerre. En lien avec l'interarmisation croissante des opérations militaires, un classement de ces objectifs géographiques de terrain et d'environnement peut être effectué selon les critères croisés de quatre caractéristiques urbaines majeures et des six fonctions opérationnelles. Les caractéristiques urbaines regroupent : l'espace urbain ; les infrastructures ; les centres administratifs, politiques, économiques (dits APE) ; et la population. Les fonctions opérationnelles sont : commandement, systèmes d'information et de commandement, renseignement, logistique, contact, combat indirect.

Conformément aux définitions établies par le Centre de Doctrine d'Emploi des Forces dans son étude sur la géographie et le combat urbain²³, l'espace urbain comprend : la forme, l'aspect, le développement et les fonctions des quartiers de la ville ; les infrastructures de communications regroupent les moyens de communication, les transports *intra* et *extra muros*, les réseaux d'eau, d'électricité, de gaz et les moyens d'accès par terre, par air et par mer ainsi que leurs dangers respectives ; la population est quant à elle envisagée dans sa répartition et sa composition à travers la mémoire collective, les mentalités, les systèmes claniques, politiques, économiques, culturels et religieux, les luttes de pouvoir, les querelles de frontières, les minorités

²² Ibid.

²³ *Géographie et combat en zone urbaine*, CDEF, consulté le 2 mai 2008
<https://theatrum-belli.com/geographie-et-combat-en-zone-urbaine-cdef/>

ethniques, les déplacés, les rivalités entre groupes humains, les conflits entre tradition et modernité, entre alliés et ennemis séculaires. La dernière catégorie, les centres administratifs, politiques et économiques, correspond à l'agrégat *ad hoc* des points de contrôle institutionnels et municipaux tels la mairie, les services publics (police, pompiers, hôpitaux...), services postaux et télégraphiques, les marchés de gros, les établissements religieux et associatifs.

Les éléments constitutifs de la population et des centres administratifs, politiques et économiques sont assimilables à des objectifs géographiques d'environnement tandis que ceux de l'espace urbain et des infrastructures de communication regroupent les objectifs géographiques de terrain. Par corollaire, l'ensemble des éléments géographiques d'une ville disposent d'un « certain nombre de facilités dont il convient de tirer le parti maximum et un certain nombre d'obstacles »²⁴. Ces facilités et obstacles peuvent être lus par le prisme des fonctions opérationnelles, aidant en cela le planificateur comme le chef de section dans sa prise de décision.

Ainsi, en ce qui concerne le commandement, la problématique centrale est celle du degré de contrôle que les hommes devront appliquer sur chaque objectif géographique et pour cela, le commandement devra déterminer le niveau d'interarmisation idoine, et entraîner/former les hommes pour un combat et un comportement spécifiquement urbains. Pour les SIC la problématique principale est celle de la qualité des liaisons entre les unités et avec la ville car l'information est l'un des nerfs de la guerre. Quant au renseignement, sa tâche est de veiller à la connaissance du terrain et de l'environnement en s'appuyant sur le Renseignement d'Origine HUMaine (ROHUM) mais aussi sur les voies électroniques. En ce qui concerne la logistique, son problème majeur est de déterminer le poids de la ville sur la chaîne de soutien logistique et sanitaire. La fonction contact a pour objectif de prendre en compte le terrain et l'environnement par l'emploi de matériels spécifiques ainsi que par des règles d'engagement adaptées. Enfin, le combat indirect suppose de prendre en compte les effets des feux indirects et de les anticiper par l'emploi de matériels adaptés²⁵.

Par cette redéfinition de la géographie appliquée aux préoccupations militaires, il s'agit d'exposer une méthode rationnelle, évolutive par nature, susceptible de se constituer en outil opérationnel, à la fois grille de lecture technique du planificateur et savoir tactique du chef de section.

²⁴ Op. cit., in note 2, p. 36.

²⁵ Détails des facilités/ obstacles par fonctions opérationnelles en annexe 2.

2. La géographie militaire et l'art de la guerre moderne

La littérature actuelle concernant la géographie militaire ne cesse de militer pour une renaissance de la matière, en particulier dans les sphères décisionnelles les plus élevées. En renouvelant l'intérêt de l'approche indirecte et de l'objet limité, la géographie militaire permet de mieux appréhender la ville en tant que support de la guerre. De plus, en s'inscrivant dans la grande stratégie, qui tour à tour « *regarde au-delà de la guerre, vers la paix qui doit lui succéder* »²⁶ et concilie les contraintes de la stratégie et de la politique modernes, la géographie militaire a pour vocation de servir au plus haut niveau un art de la guerre à la recherche de la paix et dont le mode ultime est la bataille. « *À tous les échelons de la hiérarchie, il faut s'adapter au terrain. Le gouvernement ne peut négliger ce facteur* »²⁷.

a. Géographie, objet limité et approche indirecte

La guerre moderne oppose de plus en plus souvent une armée technologique, au moins dans sa nature à défaut de l'être à un degré élevé, à un ennemi dont les techniques et armements sont rudimentaires, fonctionnant en réseaux et opérant près de son bastion, en principe inexpugnable. La doctrine généralement en vigueur dans les pays occidentaux admet cependant comme ennemi générique une force armée régulière qu'il sera possible d'affronter en terrain ouvert. La pertinence d'un tel modèle n'est pas à rejeter au regard de l'intervention américaine en Irak, laquelle a permis de démontrer la valeur si besoin était de la mobilité stratégique et marquant le renouveau de la manœuvre aéroterrestre en conditions de forte connectivité informationnelle. En revanche, les occurrences de conflit symétrique sont de plus en plus rares au point que les opérations de contre-guérilla, qui s'y substituent, font l'objet d'intenses débats doctrinaux et techniques sur la valeur des enseignements passés légués par Trinquier, Smith, Fall, Galula entre autres ou encore sur l'efficacité de l'intégration interarmes en milieu urbain. Or, il est nécessaire de rappeler que ces auteurs, à l'instar des stratèges des conflits conventionnels, ont avant tout pris la mesure de l'homme en rappelant que la première condition de la victoire est de s'attacher à comprendre notre ennemi, son environnement et notre propre capacité d'adaptation : « *celui qui connaît son adversaire et se connaît lui-même peut livrer cent batailles sans aucun risque* ».

Ceci posé, la guerre moderne peut être envisagée comme un continuum d'« *opérations stratégiques* » dans toutes les dimensions géographiques du fait humain, ponctuées si nécessaire de ce moment paroxystique qu'est la bataille, dans un ensemble sécable de conflits symétrique et asymétrique susceptibles d'enchaînement séquentiel. Envisageant le

²⁶ LIDDELL HART Basil H., *Stratégie*, Editions Perrin, Paris, février 2007, p. 518.

²⁷ Op. cit., in note 1, p. 317.

conflit comme un tout, cette définition renouvelée de la guerre doit être susceptible d'appréhender toutes les dimensions géographiques (politique, économique, sociale, religieuse...) du fait humain, dont la cité est la meilleure représentation, à tous les niveaux : stratégique, opératique, tactique. Ainsi, à l'échelle des deux modes que sont la symétrie et l'asymétrie, la ville-objet géographique constitue un centre de gravité au sens clausewitzien du terme. Le centre de gravité selon Clausewitz est un point focal dont la cohérence s'appuie sur les effets engendrés par la perte ou le gain dudit centre de gravité dont il n'existe pas de version stratégique, opératique ou tactique²⁸. La ville-objet géographique, rejoint cette définition car la perte ou le gain d'un objectif géographique n'a de sens que par l'utilisation que peut en faire l'ennemi. De plus, l'objectif géographique n'est pas non plus associé à un quelconque niveau stratégique, opératique ou tactique même si « *chacune de ces armées prendra nécessairement pour objectif tous les points intéressants de sa zone, en distinguant seulement ceux qu'il conviendra de considérer comme principaux, de ceux qui seront regardés momentanément comme secondaires, sans être cependant négligés pour cela* »²⁹.

Révélatrice de la progression d'une armée sur un territoire et condition de la victoire finale, la ville et plus encore la capitale, reste un horizon indépassable pour les forces armées. Cependant les modalités d'expression de ce centre de gravité diffèrent suivant l'échelle spatiale adoptée. Au sein du territoire et de l'espace, la cité se place respectivement en tant que but de guerre et objectif de conquête. Considérée comme un terrain, ou support de la guerre, la ville se trouve soit en maintien de l'ordre, soit en coercition de force. Ainsi, la ville-objet géographique aux spécificités propres dans le conflit conventionnel (soutien, appui, commandement) s'inscrit résolument du théâtre de guerre au théâtre d'opération dans une perspective d'interdiction car les armées se battent pour et par la ville. Caen et Cherbourg par exemple étaient les clés portuaires des opérations de débarquement en Normandie pour la campagne de France. Toutefois, le conflit symétrique trouve rarement son issue sur le terrain urbain, sauf à court terme. Quant à l'asymétrie, son échelle de prédilection est le terrain et sa cohérence ne s'établit pas au-delà de l'espace vécu des insurgés sauf dans sa représentation médiatique. Ainsi, Falloujah est une clé de la résistance en Irak, mais les dynamiques insurrectionnelles générées par cette ville ne dépassent pas le triangle sunnite³⁰.

Un principe ancien des marines de combat affirme que : « *la force de la ligne est la force du plus faible* ». Telle pourrait être la définition de l'asymétrie. Considéré comme plus faible, sur les plans technique et

²⁸ ECHEVARRIA Antulio J., *Clausewitz's center of gravity, changing our warfighting doctrine-again !*, Strategic Studies Institute, U.S. War College, September 2002, p. vi.

²⁹ Op. cit., in note 2, p. 38.

³⁰ Une synthèse stratégique par la géographie militaire est proposée en annexe 3.

doctrinal, le rebelle, l'insurgé, le résistant ou encore l'ennemi non institutionnel amène pourtant des forces armées technologiquement supérieures à son niveau. La cité, au cœur de la stratégie opérationnelle de l'insurgé, est alors aménagée en profondeur. Les forces combattent donc dans la ville. En tant qu'objet géographique, la cité propose alors autant de centres de gravité que de caractéristiques. Les infrastructures, l'espace urbain, les centres APE, la population constituent ces centres de gravité. De plus, la complexité du phénomène urbain amène un séquençage nécessaire de ces centres de gravité, par nature géographiques, en objectifs limités. Une telle diversité d'objectifs dévoile de nombreuses alternatives si bien qu'elles placent l'ennemi sur « *les cornes du dilemme* »³¹ en même temps qu'elles fondent sa puissance. La distraction du ou des *leaders*, suivant le niveau de complexité de la résistance, par une action stratégique sur l'un des objectifs alternatifs, entraîne alors inévitablement la dispersion des moyens.

Les éléments constitutifs de l'approche indirecte, le mouvement et la surprise, agissant sur les lignes de moindre attente et de moindre résistance qui sont comme « *les deux faces d'une même pièce de monnaie* » du ou des objectifs visés, exercent une pression physique dont le pendant psychologique achève de briser la résistance. Si l'on considère la ville-objet géographique, celle-ci se décline en une multitude d'objectifs géographiques alternatifs, donc limités, dont la valeur restreinte affaiblit la résistance. Le double impact, physique et psychologique, créé alors une situation si avantageuse qu'elle est susceptible :

1. de disloquer la résistance ennemie ;
2. et/ou d'être exploitée par une autre opération stratégique.

La dislocation consécutive constitue le succès tactique qui peut alors être exploité aux niveaux stratégique et politique.

Au regard de ses caractéristiques et en tant qu'objet géographique, la ville révèle la primauté du facteur humain, qui constitue dès lors l'élément de rupture de la stratégie moderne. En effet, le milieu urbain impose de veiller à l'impact psychologique de chaque opération stratégique, qu'elle soit armée ou non. En premier lieu, « *le véritable but de la guerre est l'esprit des chefs ennemis* »³², depuis les opérations de police nocturnes jusqu'aux négociations. Dans cette perspective, il est primordial de connaître à l'avance les relations d'allégeances, tribales ou claniques aux règles trop éloignées des standards administratifs occidentaux pour être intuitivement cernées. À cet égard, une simple cartographie de la population représentant les ethnies, les clans, les tribus, les familles ne suffit pas, encore faut-il les interpréter. Des études sociologiques approfondies sont donc utiles en contrepoint des représentations graphiques dont la beauté dépasse parfois l'utilité

³¹ Op. cit., in note 25, p. 528.

³² Ibid., p. 368.

illustrant le dépassement de la fin par le moyen. En second lieu, les opérations armées doivent bénéficier, non seulement d'une couverture cartographique complète du terrain, mais également des précisions sur la valeur des éléments immobiliers en situation de combat, tâche qu'accomplissait les attachés de défense durant la guerre froide. A cette condition, la valeur ajoutée du facteur humain « *accroît considérablement les capacités d'effets physiques* »³³ des autres facteurs et notamment des systèmes d'armes dont les seules qualités intrinsèques sont régulièrement mises en avant dans la recherche d'une action décisive. Sinon, que de vies perdues en attendant d'utiliser à plein l'efficacité des lance-grenades de 40 mm ainsi que des tireurs de précision dans la bataille des toits, vitaux pour la maîtrise du combat urbain. Si la carte est un outil précieux pour illustrer les objets de la sphère physique, elle reste encore lacunaire, hétérogène pour ne pas dire stratigraphique dans la représentation de la sphère psychologique, alors même que le facteur humain, vecteur du milieu urbain, y est particulièrement sensible. Plus globalement, dans la conception et l'exécution des opérations stratégiques, la géographie militaire alimente les moyens technologiques et humains des forces armées modernes par sa capacité de discrimination informationnelle en indiquant :

- Premièrement, le point où doit s'effectuer l'action pour un effet recherché donné ;
- Deuxièmement, le type, physique et/ou psychologique, d'un contrôle territorial basé sur la souplesse d'emploi et de mouvement des moyens.

Concrètement, cette capacité de discrimination peut indiquer le meilleur défilement pour des tirs de précision simultanés dans le cadre d'une stratégie de décapitation ou désigner le ou les interlocuteur(s) adverse(s) privilégié(s) pour la négociation d'un cessez-le-feu. Mais la nature décentralisée de l'asymétrie, élevant le niveau de complexité de la guerre moderne et ses enjeux, questionne l'adaptabilité des forces armées, le critère moderne de la mobilité évoquée par Liddell Hart. Cette adaptabilité s'appuie notamment sur la discrimination informationnelle qui met en œuvre l'approche indirecte, seule manœuvre stratégique capable d'emporter la décision face à l'asymétrie. Conscient de l'acuité de la notion d'approche indirecte, Liddell Hart affirma avec force que « *le champ d'application de l'approche indirecte était beaucoup plus vaste, et qu'elle constituait une loi de la vie dans tous les domaines [...] que son accomplissement était la clé du succès pratique dans tous les domaines où le facteur humain prédominait* »³⁴.

³³ Ibid., préface de POIRIER Lucien, p. 39.

³⁴ Op. cit., in note 25, p. 89.

b. Conséquences sur la grande stratégie et les rapports stratégie-politique

Aussi loin que remonte la généalogie de la stratégie, la révolution des affaires militaires s'est appuyée sur la rupture provoquée par l'innovation technologique au cœur de la triade systémique énergétique-information-organisation. En résumé, « *les modalités de la fonction agression changent lorsque, à l'énergie cinétique de l'arme de jet produite par le muscle du tireur, succède celle d'un explosif* »³⁵. Le décalage produit permet d'accroître l'efficacité des systèmes existants, et ce de façon particulièrement visible dans les conflits conventionnels pour lesquels la bataille revêt une grande importance. Au terme du XXème siècle, cette adaptation s'est bâtie sur les nouvelles technologies (depuis le réseau informatique jusqu'aux munitions de précision), concept pertinent au regard des promesses d'économie des forces à l'heure du slogan « *zéro mort* » et face à un ennemi identifiable dans l'espace de bataille. L'épée et le bouclier étaient ainsi parfaitement ajustés et leur emploi justifié par l'idéal de paix universelle porté par l'ONU, en dépit de l'émergence de nouvelles menaces et des évolutions du monde qui sous-tendent les transformations de la guerre.

Adaptation et adaptabilité ayant déjà été défini pour le cadre qui nous intéresse, il est seulement utile de préciser que le vice se trouvait dans la vertu avant même que la transformation eût atteint son terme, au point que le concept de Transformation est devenu problématique pour ne pas dire dépassé. En effet, adaptant leur outil militaire indépendamment des menaces et par là-même en confondant la fin et le moyen, les armées technologiques ont perdu de nombreuses batailles, particulièrement en milieu urbain. L'engagement militaire américain en Irak notamment révèle cette confusion et partant le véritable sens de la guerre, gagner la paix, ainsi que les moyens d'y parvenir de façon décisive par la stratégie à but limité et l'approche indirecte.

En effet, l'asymétrie, notamment en milieu urbain, parce qu'elle supprime tout ou partie des capacités discriminantes d'une armée technologique dont la stratégie a pour objectif la destruction des forces ennemies, éclaire l'incapacité des armées modernes à s'adapter rapidement alors même que le contexte international l'exige. De plus, l'inertie d'une administration entièrement tournée vers ce but militaire devenu objet politique renforce la « *dissymétrie structurelle entre deux classes d'acteurs politico-stratégiques* » dont l'un voit sa liberté d'action diminuer au profit de l'autre, en l'occurrence celle de l'insurgé au détriment de la force régulière. Mais les succès tactiques qui émergent et dont la campagne de Falloujah fait partie, mettent en exergue le facteur humain en tant qu'élément de rupture des stratégies autorisant ainsi les armées modernes à reprendre l'initiative.

³⁵ Ibid., préface de POIRIER Lucien, p. 47.

Quels sont les appuis de ces succès tactiques ? Ce sont des facteurs qui trouvent leurs racines dans la géographie militaire, humaine par définition : présence continue, au contact, connaissance du terrain et de l'environnement grâce au renseignement humain en particulier et par là-même connaissance des moyens à mettre en œuvre. Il devient alors possible pour le chef militaire de faire valoir son droit à disposer des moyens en rapport avec les contraintes et conditions de la réussite de la mission. Dans cette perspective, la grande stratégie partage les ressources, militaires et non militaires, nécessaires afin d'atteindre le but défini par le politique grâce à la connaissance géographique. Conformément aux objectifs politiques, qui sont ceux de la démocratie et réunis sous la bannière de la paix, « *la grande stratégie regarde au-delà de la guerre, vers la paix qui doit lui succéder* » et si possible un état de paix meilleur qu'auparavant, d'où l'intérêt de limiter l'emploi des armes, d'accroître la place de l'approche indirecte et partant, de réparer un ressort qui s'est cassé, « *celui de la conviction dans la capacité positive de l'action militaire* »³⁶.

La ville, nouvel objet de la synthèse géographique pour les armées, remplace la plaine en tant que champ de bataille. Toutefois, l'adaptabilité de la géographie militaire livrée par le commandant Lucien et le capitaine Villate permet un double ajustement : technique d'abord, aux défis urbains à court et long termes ; théorique et doctrinal ensuite, eu égard à la nouvelle dynamique insufflée à la pyramide stratégique dans laquelle la grande stratégie réconcilie les contraintes de la stratégie et de la politique. Par conséquent, ce bouleversement vise à redonner tout son sens à l'action du militaire dans la ville en guerre.

³⁶ HUBIN Guy, *Perspectives tactiques*, Economica, Paris, octobre 2003, p. 115.

II. Géographie militaire appliquée : Al-Fallujah

Le 31 mars 2004, pour Fallujah, ville sunnite accrochée à un méandre de l'Euphrate à 50 kilomètres à l'ouest de Bagdad, commence la guerre urbaine moderne. Pendant près de huit mois, d'avril à novembre, forces américaines, irakiennes et insurgées s'affrontent pour, par et dans une ville qui s'érige en un bastion de la rébellion dans le *triangle sunnite* et plus largement, en Irak. Pour la première Force Expéditionnaire des Marines (1st MEF), indépendamment des lacunes dans la stratégie des moyens, la guerre urbaine de Fallujah constitue un cas d'école entre maîtrise de la violence et coercition de force, entre conquête et administration, entre imbrication des niveaux de pouvoir et multiplication des conflictualités. « *Les américains remplirent leur rôle de puissance militaire, policière, locale et politique sans s'appuyer sur une armée indigène et une administration civile locale. À cet égard, Fallujah est caractéristique de la situation en Irak dès l'été 2003* »³⁷. Afin de cerner les multiples dimensions et les enjeux de cette ville en guerre que l'on peut considérer comme un modèle de conflictualité urbaine, sans rien ôter aux enseignements tirés de Sarajevo ou Mogadiscio, l'emploi des outils développés en première partie peut se révéler pertinent.

1. Un modèle de ville en guerre

Pour mieux comprendre les événements de Fallujah, un préambule chronologique s'impose. La campagne de Fallujah s'articule en trois temps :

- L'opération *Vigilant Resolve* du 5 au 30 avril ;
- Reprise du contrôle de la ville par la Brigade de Fallujah à partir du mois de mai ;
- Reprise de la ville, par un siège aérien à partir de juillet, puis terrestre d'octobre à décembre.

La première division de marines (20 000 hommes), commandée par le général Mattis, relève les unités de l'*Army*, en particulier celles de la *82nd Airborne* du lieutenant-colonel Drinkwine, à partir du 15 mars 2004 afin de poursuivre l'établissement des conditions de paix et de sécurité dans la province sunnite d'Al Anbar à l'ouest de Bagdad. Le 31 mars, quatre *contractors* américains de la société militaire privée Blackwater sont tués dans une embuscade au cœur du quartier de Jolan, au nord-ouest de Fallujah.

³⁷ WEST Bing, *No true glory: a frontline account of the battle for Fallujah*, Bantam Books, New York, October 2005, p. 20.

L'opération *Vigilant Resolve* est alors lancée pour rétablir l'ordre et la sécurité dans la ville sunnite. Cette opération s'inscrit dans les deux modes opératoires de la maîtrise de la violence et de la coercition de force. Dans l'espace urbain de Fallujah, l'opération *Vigilant Resolve* articule les forces américaines comme un marteau et une enclume dont le point d'impact serait le quartier de Jolan (cf. Annexe 8). La dislocation physique des insurgés n'a pourtant pas lieu, l'offensive étant stoppée à partir du 9 avril. Une ligne de front s'établit alors autour du quartier de Jolan. Le colonel Boré souligne la perception du degré de la violence selon les acteurs : les hommes au contact peuvent « *avoir le sentiment de vivre des instants de combat* » ; au niveau du bataillon, « *l'affaire n'a même pas vraiment commencé* » ; et la population n'a pas fui.

Les estimations concernant l'ordre de bataille des rebelles varient entre 1 000 et 4 000 hommes, évoluant dans une structure de commandement assez lâche et employant des armes légères (AK-47, RPK, RPG-7, SVD Dragunov, quelques missiles sol-air de courte portée). Le volume des forces régulières engagées autour de la ville du 5 au 9 avril est de 2 500 hommes, soit deux bataillons américains renforcés de deux bataillons irakiens. Avec la défection du corps de défense irakien, un bataillon américain supplémentaire est appelé, ce qui porte à 3 000 le nombre d'hommes engagés. Cet ordre de bataille s'étoffe encore de 4 000 hommes jusqu'au 20 avril. La Brigade de Fallujah qui remplace cette force à partir du 30 avril n'est quant à elle composée que de 1 100 hommes de l'ex-armée nationale irakienne. Le retrait des troupes américaines de la ville, du au compromis politique, érige la ville sunnite en bastion de la rébellion irakienne, sunnite plus particulièrement, et entraîne des dynamiques d'insurrection dans les villes de Samarra, Tikrit ou Ramadi. Si l'effet mécanique stratégique négatif pour les troupes américaines reste à prouver, il existe un réel effet d'entraînement insurrectionnel dans le triangle sunnite, ne serait-ce que par médias interposés.

Le transfert de la souveraineté aux autorités irakiennes au mois de juin bloque toute initiative américaine de reprise de contrôle de la ville. Pour les gouvernements américains et irakiens, les échéances cruciales sont celles de novembre et de janvier 2005 (élection de l'assemblée constituante) car elle suppose la victoire sur la rébellion de Fallujah.

Le siège aérien commence donc le 1er juillet et se caractérise par l'emploi des drones, des raids aériens et des tirs de précision. Cette phase de préparation s'achève le 7 novembre avec la saisie de points clés de Fallujah, l'hôpital général et les ponts. L'offensive démarre le 8 novembre par le nord suivant une ligne est-ouest (lignes FRAN au centre et JENNA au sud de la ville) jusqu'au sud de Fallujah. La ville est réouverte le 23 décembre.

L'ordre de bataille rebelle comprend d'après les estimations entre 5 000 et 10 000 hommes (cahier du RETEX, p.50). Les pertes, estimées à la fin de l'opération *Al-Fajr/Phantom Fury*, s'élèvent à un millier d'hommes environ. Côté américain, ce sont treize GTIA (Groupement Tactique Inter Armes) qui sont sollicités. Les effectifs sous commandement de la 1st MEF sont de 45 000 hommes. Les troupes irakiennes comprennent quant à elles 2 500 hommes. Les pertes américaines sont à l'issue de l'opération *Al-Fajr/Phantom Fury* de 71 hommes, auxquels s'ajoutent plus de 400 blessés (cahier du RETEX, p. 64). Les estimations des pertes civiles varient entre 60 et 800 morts.

a. Les paradigmes de la ville en guerre

Des cinq paradigmes de la relation ville-guerre posés par François Grünewald³⁸, il semble admis qu'ils composent, relativement du moins, une linéarité historique correspondant à la place de la cité dans notre monde. Ainsi, la guerre des villes voit s'affronter les cités grecques de l'Antiquité ; la guerre pour la ville signifie la conquête pour le pouvoir et les richesses depuis « *les quelques siècles avant notre ère jusqu'au moyen-âge européen* »³⁹ ; la guerre par la ville semble constituer l'horizon indépassable de l'histoire de l'humanité puisque gagner la ville équivaut à gagner la guerre depuis le siège d'Alésia jusqu'à Hiroshima et Nagasaki ; la guerre contre la ville souligne l'opposition ville/campagne, essentiellement portée par l'idéologie maoïste ; enfin, la guerre dans la ville fait de la cité le théâtre du conflit et souligne son corollaire, le déplacement de populations.

Cet ordonnancement peut faire l'objet d'une contestation en raison de la linéarité historique par trop déterministe dans la relation ville-guerre. Toutefois, il semble plus judicieux de le compléter par l'hypothèse selon laquelle ces paradigmes détiennent une capacité de simultanéité spatiale et temporelle. En somme, la guerre urbaine ne s'appréhende, en particulier à Fallujah, que sous les feux croisés de ces paradigmes, ou à tout le moins de quatre d'entre eux. De plus, chacun de ces paradigmes n'est pas *a priori* attaché à un quelconque niveau stratégique, opératique ou tactique. Il s'agit avant tout d'une représentation conceptuelle visant à désigner le caractère, discriminant ou non de la victoire stratégique, dans la guerre urbaine.

Le premier de ces paradigmes, la guerre des villes, inscrit Fallujah dans une représentation médiatique concurrentielle vis-à-vis des autres villes irakiennes, en particulier chiites, comme Nadjaf. Ce n'est donc pas un véritable combat entre cités mettant en œuvre des forces organisées à l'instar de la guerre de Troie mais une guerre par médias interposés. De plus, ces médias, considérés dans leur diversité, sont autant d'outils à la

³⁸ Magazine *Diplomatie* n°17, novembre-décembre 2005, p. 77.

³⁹ Ibid.

disposition des acteurs du conflit urbain. Ainsi, les nouvelles technologies, par les caméscopes, les téléphones portables et l'Internet, permettent aux insurgés de mettre en scène leurs actions donc leurs expériences respectives, mais aussi l'insoutenable spectacle de femmes et d'enfants blessés ou tués dans la rue ou à l'hôpital. Le souci de maîtriser l'information découlant de ces moyens a conduit les forces américaines et irakiennes à prendre le contrôle préalable de l'hôpital de Fallujah, opération menée par ailleurs par le 36ème Commandos lors de l'opération *Phantom Fury*⁴⁰.

À côté de l'outil de propagande rebelle, il est possible de définir une place pour les médias d'État qui constituent une forme de riposte soit à l'information délivrée par les insurgés soit à celle des forces régulières. Leur objectif est d'affirmer leur indépendance mais ces médias restent assujettis aux contraintes du pouvoir et en constituent un enjeu. À ce titre, l'information délivrée prend le parti de la « *main qui la nourrit* ». Les vidéos réalisées le 31 mars 2004 par les insurgés, montrant les corps lynchés des *contractors* américains furent donc abondamment reprises par les chaînes télévisées de Bagdad et firent le tour du monde.

Enfin, les médias étrangers s'insèrent dans la guerre urbaine autant qu'il est possible de le faire depuis l'hôtel sécurisé des journalistes. Deux voies s'offrent alors aux reporters désireux de ramener du « *document* » : l'« *embedded* » ou la clandestinité. Le journaliste « *embarqué* » auprès des troupes régulières amène d'ailleurs un regard positif sur les hommes de l'unité qu'il côtoie. Envisagé dans ses dérives, ce phénomène peut se traduire par des inhibitions qui nuisent *de facto* à l'indépendance du journaliste. La clandestinité suppose quant à elle une connaissance particulière des réseaux sociaux de la ville et par là-même une capacité spécifique à s'y infiltrer. En somme, seul un homme arabe, de confession musulmane sunnite ou à tout le moins en possédant la connaissance et disposant de contacts, peut s'inscrire dans une telle voie à Fallujah. Le renseignement humain pose les mêmes conditions, ce qui fut problématique pour les troupes américaines.

Entre ces médias, aux moyens et fins différents, existe une concurrence hiérarchisant les villes en guerre selon leurs dangers respectives et entretenant une forme de conflictualité latente de ville en ville. Ce fut le cas à partir du retrait des troupes américaines engagées dans l'opération *Vigilant Resolve*, au début du mois de mai 2004, à Fallujah jusqu'à Nadjaf, ville chiite, en passant par Bagdad. Ces villes connaissent alors de proche en proche une vague de violence. On ne peut toutefois pas à proprement parler de dynamique insurrectionnelle mais la représentation médiatique dans un contexte de concurrence entre médias et de nouvelles technologies, joue bel et bien un rôle psychologique important. Facteur

⁴⁰ REGNER Michael Col., Operations Officer, 1st MEF, Operational Update Briefing on Fallujah, 15/11/2004.

d'autant plus important que l'information est le vecteur du discours sur la défaite et/ou la victoire tactique et stratégique.

Le deuxième paradigme, la guerre pour la ville, constitue également un prisme pertinent pour la lecture de la guerre urbaine de Fallujah. Il s'agit de conquérir la cité pour ses richesses, réelles ou supposées, légales ou illicites, et surtout son pouvoir. Au regard d'une industrie sinistrée, qui jette de facto près de 70 000 hommes dans les rues, sur une population de plus de 280 000 habitants, les richesses de Fallujah semblent minces. Pourtant, les commerces poursuivent leur activité en particulier le long de l'autoroute 10, qui traverse Fallujah d'est en ouest, de même que les souks situés dans le quartier de Jolan au nord-ouest de la ville, alimentant ainsi la population, autant que les insurgés par la vente d'armes légères⁴¹. Les réseaux hydrauliques et électriques ne parviennent toutefois pas à couvrir la totalité des besoins des habitants de Fallujah. Économies légale et informelle se côtoient donc, voire s'alimentent, surtout dans une ville habituée aux privilèges sous l'ère Saddam. Dès lors, ces économies constituent un objectif important de la reconstruction.

Cette dernière n'est d'ailleurs pas encadrée sur les plans doctrinal et méthodologique. Le commandement américain situé à Bagdad n'a, à cet égard, fourni aucun document cadre⁴². Les priorités de la reconstruction sont donc laissées à la libre appréciation des commandants de bataillons. Conformément aux schémas théoriques développés en première partie, si la fin n'est pas définie, les moyens ne peuvent être attribués en proportion. Pour Fallujah, aucun objectif de reconstruction n'étant prioritaire, les moyens alloués au début de l'année 2004 à la 2^{ème} Brigade de la 3^{ème} Division d'Infanterie s'élèvent à 150 000 dollars par semaine⁴³. Les besoins de la cité sunnite alors estimés sont en fait de 150 millions de dollars. Indépendamment de ces montants, cette guerre pour la ville a pour objectif la multiplication des contrats avec des entreprises américaines, employant souvent du personnel irakien. Malgré le nombre important de propositions, peu de contrats seront véritablement honorés. Le secteur informel se développe alors tel une industrie et affiche des prestations rémunérées pour des actes criminels comme le kidnapping (pour des tarifs allant de 5 000 à 50 000 dollars)⁴⁴.

Si la dimension des richesses est toute relative et s'inscrit spécifiquement dans une problématique policière de lutte contre le crime organisé, le pouvoir reste en revanche un véritable enjeu, local et régional. Ainsi, la guerre pour la ville de Fallujah propose de reprendre le contrôle des institutions afin de mettre un terme à l'insurrection de la cité. Plus loin, cela signifie reprendre le contrôle d'un point clé de la province d'Al Anbar mais aussi du triangle sunnite. En ce qui concerne les dynamiques

⁴¹ Op. cit., in note 37, p. 306.

⁴² Ibid., p. 26-27.

⁴³ Ibid., p. 17.

⁴⁴ Ibid., p. 190.

insurrectionnelles, le contrôle de Fallujah n'influence pas de façon significative l'ensemble des villes irakiennes. Cependant, à l'échelle du territoire irakien, un tel signal peut être compris par les chiites comme un signe d'encouragement, en particulier vis-à-vis du Premier ministre Nouri Al Maliki. En effet, Fallujah, ville sunnite, connut un fort développement sous le début du règne de Saddam Hussein, durant les décennies 70 et 80.

Dernier point de la guerre pour la ville, le pouvoir exercé sur la population dans ce qu'elle compte de non combattants. Prendre le contrôle d'une ville et affirmer une paix, même relative, est une condition sine qua non du ralliement de la population, facteur indispensable de la victoire. Cela suppose donc une présence continue et l'implication avancée des forces régulières dans la remise en service des réseaux de distribution alimentaires, hydrauliques et électriques. On atteint ici la limite de la classification historique linéaire car l'argument évoqué rejoint celui de la guerre par la ville.

La guerre par la ville s'érigerait-elle donc en horizon indépassable ? En tant que discriminant de l'équation centrale qu'est la victoire politico-stratégique, la cité s'érige effectivement en horizon indépassable. Là encore, la multiplicité des échelles de lecture permet de prendre la mesure de ce discriminant de la victoire. Tout d'abord, dans le dispositif global, à l'échelle du territoire donc de la puissance, la ville est révélatrice de la progression de l'armée, tant dans la profondeur que dans le degré de contrôle du pays. Dans l'équation de la victoire pour les troupes américaines, la prise de Bagdad est vitale. Le contrôle des autres villes-clés, Bassorah, Nadjaf, Mossoul, Fallujah, constitue alors le discriminant de cette équation en indiquant le caractère de la victoire, pérenne ou éphémère. À court terme, la victoire militaire américaine fut remise en cause par l'augmentation du nombre d'attentats. Fallujah n'a pas échappé à la règle.

La guerre par la ville de Fallujah a donc consisté à approfondir le degré de contrôle de la cité dans le cadre d'un triptyque préparation longue-conquête rapide occupation longue afin de recalculer le discriminant en faveur des troupes de la Coalition. À plus long terme, c'est la pacification ou a contrario l'embrasement, et par effet d'entraînement l'exemplarité du cas de guerre urbaine de Fallujah, qui amène la ville à se constituer en horizon indépassable.

Par suite, et à l'échelle régionale, c'est-à-dire celle de l'espace vécu des habitants de Fallujah, depuis la banlieue de Bagdad à la pointe est de la province d'Al Anbar en passant par Ramadi, la « *ville aux cent mosquées* » se place en bastion exemplaire de l'insurrection anti-Coalition. L'exemplarité de la révolte draine combattants volontaires mais surtout moyens financiers et matériels. Moussab Al Zarqawi se rend

alors à Fallujah pour mener aux côtés des combattants autochtones la lutte contre l'occupant, faisant de la ville un objectif prioritaire pour le commandement américain qui voit là l'occasion de décapiter l'organisation Al Qaida-Irak. En conséquence, la problématique insurrectionnelle de Fallujah se retrouve, en des termes différents certes, aux échelles du territoire, de l'espace et enfin du terrain.

C'est sur ce dernier que se joue la véritable lutte, tant physique que psychologique, et qui par conséquent érige concrètement la ville de Fallujah en horizon indépassable. Sur le terrain, les décisions et comportements du commandement et des troupes vis-à-vis de la population en particulier feront la différence. Il s'agit certes de « *gagner les cœurs et les esprits* » mais plus loin de faire de Fallujah un discriminant en faveur des troupes régulières. Cette dimension localisée du terrain souligne l'importance de la guerre dans la ville, dernier paradigme lisible à Fallujah.

La guerre dans la ville fait de Fallujah le théâtre des opérations militaires. À ce titre, le terrain et l'environnement en même temps que les acteurs très divers présents constituent autant de paramètres à considérer avant de lancer une action militaire. Le terrain urbain offre des caractéristiques géographiques tout à fait spécifiques et peu propices à l'emploi des matériels habituellement en service dans les forces armées modernes. Fallujah propose à cet égard trois caractéristiques flagrantes qui servent ou desservent l'une et l'autre partie à la fois :

1. Les rues parallèles et perpendiculaires structurent la ville sur la quasi-totalité de sa superficie, contrairement à d'autres villes musulmanes dont le développement est plus ancien. Ce quadrillage facilite l'emploi de blindés lourds et autorise des méthodes de progression, et par conséquent un contrôle territorial, quasi systématiques.
2. La présence de souk et de quartiers d'habitations pauvres ne correspondant pas aux critères d'urbanisme évoqués précédemment suppose une forte adaptabilité des hommes et des moyens à un terrain propice aux embuscades. Ce fut le cas à l'extrême nord-ouest de Fallujah (dans le quartier de Jolan) et au sud-ouest (quartiers pauvres).
3. La « *ville aux cent mosquées* » appelle inéluctablement l'attention du commandement sur deux points : le caractère religieux du combat et son corollaire les combattants fanatiques ; l'emploi des mosquées et minarets comme positions de combat alors même que les règles d'engagement les désignent comme interdites aux actions de feu. Pour cette raison, une action de feu sur un minaret sera soumise à l'accord du chef de bataillon durant l'offensive de novembre 2004.

L'environnement du soldat dans la ville est lui aussi très complexe, en particulier dans la gestion de la population. Partie prenante au conflit et soumise à ses effets, elle se décompose très mal en catégories nettement différenciées. Ici réside la difficulté de localiser l'insurgé au milieu d'une famille, d'une foule, autrement dit d'« *extraire le poisson de l'eau* ». La solution communément admise et employée à Fallujah en novembre 2004 dans le cadre de l'opération *Phantom Fury* consiste à évacuer la population civile. Ceci pose alors la question de l'information dans une ville parfois privée d'électricité (ni télévision, ni radio) et dont le survol par des hélicoptères équipés de haut-parleurs se révèle être un danger en raison de la menace sol-air. L'intérêt de la connaissance des hommes, des *leaders* locaux en l'occurrence, s'avère alors précieuse, à condition de disposer de canaux de communication. Le général Mattis s'est ainsi rendu en plein centre de Fallujah à plusieurs reprises, parfois sous le feu des insurgés, pour rencontrer les dirigeants de cette ville.

Enfin, les acteurs du conflit urbain se multiplient et imposent l'adaptabilité du soldat à leur contact. Le passage d'une posture de patrouille à une posture agressive doit alors s'effectuer rapidement, au milieu de la population toujours, sous l'œil des caméras parfois, face à un ennemi évanescant souvent.

À travers l'expérience de guerre urbaine de Fallujah, il devient pertinent d'analyser ce type de conflictualité sous les angles croisés de l'ensemble des paradigmes reliant la ville et la guerre. Hormis l'opposition ville-campagne qui ne s'est pas retrouvée dans la « *concrétude du cas* » de Fallujah, les principes de la ville en guerre trouvent une expression, qu'elle soit médiatique ou matérielle, physique ou psychologique, et par là-même un sens. En cela, Fallujah, la « *ville aux cent mosquées* » s'approprie les traits caractéristiques d'une cité en guerre. Pour compléter ce modèle, l'étude des enjeux portés par Fallujah, de la conquête à l'administration, s'inscrira dans la synthèse stratégique permise par la géographie militaire.

b. Des enjeux de Fallujah à la synthèse stratégique

Lorsque le Major General Mattis quitte ses fonctions de commandant adjoint de la 1^{ère} Force Expéditionnaire des Marines en août 2004, sa confiance dans le succès de l'action militaire à Fallujah est très limitée. Il adresse alors à ses hommes un message qui n'est autre que « *la prière du para* » du lieutenant André Zirnheld, anglicisée et relative aux *Marines*. En appelant les valeurs intrinsèques de l'institution militaire, Mattis cherche à donner un sens aux efforts de conquête et d'administration de Fallujah et leur corollaire, les pertes humaines. De façon caractéristique, les forces armées disposent de traditions qui s'articulent à leurs actions et leur confèrent de facto une portée significative dans le champ de la symbolique nationale. Tout l'enjeu de la guerre urbaine est donc

d'articuler fins et moyens dans l'action militaire afin de ne pas avoir à faire ce choix par défaut du recours aux traditions, qui n'en reste pas moins noble car il n'existe pas d'autre gloire que celle de nous-mêmes rappelle Homère dans *Illiade*. La victoire est donc une équation complexe dont les conditions géographiques se retrouvent aux échelles du territoire, de l'espace et du terrain mais aussi dans la nature des opérations stratégiques, qu'elles soient politico-militaire, militaire ou civilo-militaire. La ville et Fallujah en particulier s'érige alors en paradigme central du concept rénové de guerre du futur.

Si la ville s'inscrit, pour le commandant Lucien, du quadruple point de vue du ravitaillement, du combat, du mouvement et du stationnement, elle concentre aujourd'hui de nombreuses autres dimensions, lesquelles s'inscrivent à leur tour à tous les niveaux, de la stratégie à la tactique. Par conséquent, les dimensions géographiques du fait humain appellent des actions variées couvrant l'ensemble du spectre des conflictualités. Pour y répondre, la doctrine américaine, mais aussi française, envisagent des opérations dont l'intensité correspond à la menace et à l'intérêt depuis les opérations humanitaires au combat soutenu⁴⁵. Toutefois, cette classification est trop complexe pour faire l'objet d'une synthèse croisée avec les généalogies de la conception et de l'exécution des actions stratégiques telles que présentées en annexe. Les actions en zone urbaine sont donc réduites à trois grandes catégories : politico-militaire, militaire et civilo-militaire. Pour chacune d'entre elles, la ville s'inscrit respectivement en but de guerre, objectif de conquête et en situation de maintien de l'ordre/coercition de force. Ces catégories font appel à tout ou partie des dimensions géographiques de la ville suivant le niveau de conception et d'exécution de l'action stratégique. En conséquence, une correspondance classique entre les échelles de cohérence géographique et les niveaux de la pyramide stratégique s'établit. Ces correspondances, rapportées aux enjeux de Fallujah, révèlent la valeur de l'ajustement entre la fin et les moyens mais aussi ses limites⁴⁶.

L'embuscade, suivie de manifestations, du 31 mars 2004 est la démonstration d'un certain contrôle territorial des sunnites de Fallujah face aux troupes américaines. Cette ville, jusque-là relativement épargnée depuis la chute de Saddam Hussein, concentre non seulement des habitants sunnites de l'ancienne minorité dirigeante mais également des *leaders* du Parti Baas, un grand nombre d'officiers de l'armée et de nombreux imams qui constituent tout autant d'interprètes du Coran. La « *ville aux cent mosquées* » réunit donc potentiellement autant de leaders du combat que de l'idéologie. De plus, les efforts de reconstruction ne sont pas à la mesure des besoins réels de la population d'où un sentiment de frustration croissant allant même jusqu'à l'hostilité.

⁴⁵ DESCH Michael C., Pourquoi s'intéresser aux MOUT ?, *Défense et sécurité internationale*, n° 21, décembre 2006, Areion, p. 45.

⁴⁶ cf. Annexes 6 et 7 de la synthèse stratégique de la conception et de l'exécution de l'action stratégique.

Dans ce contexte, la mission de sécurité des troupes américaines se trouve prise en défaut entre des accrochages récurrents (IED, attaques au mortier, tireurs embusqués, embuscades) et un usage de la puissance de feu contre-productif. Les objectifs présentés à partir du 2 avril 2004 s'inscrivent dans l'espace de bataille local. Il s'agit de capturer ou détruire les responsables du 31 mars, de démanteler les réseaux des insurgés, restaurer l'ordre et la loi à Fallujah, de prendre le contrôle de la vie politique locale. Une dizaine de jours après le lancement de l'opération *Vigilant Resolve*, une ligne de front se stabilise pour laisser place aux négociations politiques⁴⁷. Bien que le degré de violence soit maintenu à son plus bas niveau, les autorités politiques (le président Bush et l'administrateur Paul Bremer) décident à la fin avril le remplacement des troupes américaines engagées dans la ville par une brigade *ad hoc*, la Brigade de Fallujah. Pour les insurgés, ce retrait sonne comme une victoire. Dès le 2 mai jusqu'au mois d'octobre, la représentation symbolique de Fallujah s'étoffe dans les médias et fait de la cité le bastion de la rébellion sunnite. Celle-ci est par ailleurs susceptible de remettre en cause les élections de janvier 2005 en Irak et la mise en place d'une démocratie représentative, donc chiite. Par conséquent, les enjeux s'élargissent au triangle sunnite Tikrit-Bagdad-Ramadi et concernent plus largement l'ensemble du territoire irakien.

À travers ces enjeux croisés aux synthèses de l'action stratégique américaine à Fallujah, un constat s'impose : les ajustements fin/moyens trouvent leurs limites aux marges des processus de décision et d'exécution de l'action stratégique. Ainsi, définir ou ériger un but de guerre au niveau tactique (sur le terrain, qu'il s'agisse d'une ville ou d'une colline) revient à accorder une importance donc une finalité trop élevée au regard des moyens engagés localement. En termes d'exécution de l'action stratégique, cela signifie engager plus de moyens qu'il n'est raisonnable de le faire. En somme, il s'agit de conquérir l'objectif géographique pour l'objectif géographique. À Fallujah, la décision du président Bush et de l'administrateur Bremer de reprendre la ville militairement a conduit :

1. À définir des objectifs non viables pour les *Marines* (capture des responsables du 31 mars au milieu de la bataille) ;
2. À ordonner le retrait des troupes et leur remplacement à partir de mai par un contingent *ad hoc*, la Brigade de Fallujah.

La conduite d'une opération militaire sans les appuis adéquats (civils en particulier et adaptés au théâtre d'opération) révèle bien le fragile équilibre entre la fin et les moyens.

Au niveau stratégique, les ajustements entre fin et moyens trouvent également leurs limites, en particulier lors de la phase de stabilisation. En situation de maintien de l'ordre/coercition de force, la conception de

⁴⁷ *US Forces suspend offensive in Al-Fallujah*, Radio Free Europe/Radio Liberty, Prague, 09/04/2004.

l'action stratégique ne peut s'effectuer à l'échelle du territoire car cela implique de disposer de moyens militaires colossaux. Le quadrillage de la province d'Al-Anbar ne laisse à disposition de Fallujah qu'un seul bataillon. Les missions sont donc réduites à des patrouilles quotidiennes diurnes. Afin de répondre aux objectifs des missions de stabilisation, il faut alors mobiliser des moyens qui, s'ils sont mal définis et partagés, seront disproportionnés par rapport aux fins. L'offensive américaine de novembre 2004 fournit ainsi l'exemple de moyens militaires engagés massivement et ponctuellement mais qui n'ont pas suffisamment prévu l'administration de la population de Fallujah déplacée par les combats. Il est donc possible de parler de succès tactique de la bataille de Fallujah en novembre 2004 mais il est impossible de l'articuler à un discours de victoire stratégique car les conditions géographiques de la guerre urbaine n'ont pas été assez observées.

Pour observer et respecter ces conditions géographiques, il est nécessaire d'arbitrer *a priori* entre les niveaux de cohérence tactique, opérative, stratégique et les opérations civilo-militaire, militaire, politico-militaire ainsi que de s'affranchir de la traditionnelle cohérence géographique et stratégique. Le niveau stratégique ne correspond plus forcément au territoire comme la tactique n'est pas uniquement synonyme de terrain. L'arbitrage évoqué précédemment fournit deux indicateurs spatiaux : le premier est l'espace à conquérir ; le second est l'espace à administrer. Une remarque préalable s'impose : la question ici n'est pas de savoir s'il s'agit des mêmes espaces mais de s'interroger sur leur temporalité, autrement dit de savoir quand conquérir et administrer, quand passer de l'offensive à la défensive.

Le cas de guerre urbaine de Fallujah révèle un certain nombre d'opportunités, qui ont été saisies ou pas, dans les opérations de conquête et d'administration de la ville. À travers la grille de lecture de la synthèse stratégique, les opérations d'avril et de novembre 2004, respectivement *Vigilant Resolve* et *Phantom Fury*, s'inscrivent dans des phases offensives et cherchent à conquérir l'espace urbain, au sens large, de Fallujah. De façon caractéristique, ces opérations sont courtes et essentiellement dynamiques, ceci afin de démultiplier les capacités cinétiques des bataillons de *Marines*. Les objectifs et les contraintes géographiques sont principalement liées au terrain : l'espace urbain et les infrastructures de communication. Le combat urbain observe alors les règles en vigueur pour un affrontement sur un terrain cloisonné et particulièrement complexe en raison de l'existence de menaces dans les trois dimensions.

Durant ces phases offensives, les principes qui prévalent à l'élaboration de la décision et à la mise en œuvre de l'action stratégique correspondante auraient pu être mieux respectés afin d'exploiter le succès tactique consécutif aux opérations armées. Les erreurs

proviennent essentiellement de ce que la gestion des déplacés et du coût de la reconstruction n'ont pas été suffisamment pris en compte par la grande stratégie. Par conséquent, les moyens affectés étaient non seulement inadaptés (dominante militaire) mais insuffisants (investissements financiers insuffisants). L'effet politique maximal potentiel issu de la dislocation de la résistance sunnite à Falloujah n'a donc pas été exploité.

Du mois de mai à octobre 2004, les forces américaines tentent d'administrer à distance une ville qu'elles ne contrôlent pas en dehors de l'autoroute A10. Le compromis politique conclu en avril 2004, ayant conduit au retrait des *Marines*, ne survit ni au sentiment anti-américain ni aux dissensions internes irakiennes. Le signe visible de cet échec est l'assassinat du lieutenant-colonel Suleiman, commandant de bataillon irakien, seul homme de confiance et d'influence du commandement américain. La mission de stabilisation est alors menée dans un contexte d'hostilité croissante jusqu'en octobre. Les troupes américaines ne peuvent que patrouiller en ambiance vitesse et pas à moins de six véhicules alors même que l'administration d'une ville exige l'installation des compagnies dans les quartiers et l'appui des services municipaux ainsi que de l'armée et de la police.

Ces deux derniers outils ont, en particulier, un rôle important en tant que garant de la sécurité individuelle et collective. Or, l'armée irakienne, suite à une décision de l'administrateur Paul Bremer, est dissoute. Quant à la police de Falloujah, elle ne dispose pas des moyens nécessaires à l'accomplissement de sa mission. Ici encore, le décalage entre la fin et les moyens attribués dans la conception (sphère civile représentée par Bremer) et l'exécution (sphère militaire représentée par les commandants) de l'action stratégique dénie toute capacité d'action positive à l'outil militaire. Les problèmes d'efficacité des *Marines* dans leur mission de stabilisation à Falloujah sont finalement de même nature dans les phases de conquête et d'administration. Le cœur de métier du soldat est parfaitement connu du *Marine*, mais sa capacité à agir en marge du combat c'est-à-dire sur des conditions géographiques non liées à l'affrontement physique reste inexploitée alors même que remplir ces conditions géographiques participe à gagner la paix.

Une conclusion s'impose donc : au-delà des synthèses stratégiques de la décision et de l'exécution de l'action stratégique, c'est la question de l'efficacité des armées qui se pose. Cette dernière repose essentiellement sur une productivité marginale, exprimée non pas en termes économiques mais bien en termes de sécurité individuelle et collective et ce, à double titre : la cohérence des systèmes est telle que la marge de progression est faible (même si elle est évolutive et suppose l'adaptabilité) ; le niveau d'intensité de l'insurrection à vocation à rester faible pour ne pas engendrer de riposte adaptée. Il ne s'agit donc pas de

savoir s'il faut envoyer n soldats mais de comprendre l'intérêt d'en former $n+1$. Réduire les effectifs d'une armée revient à amputer les potentialités d'un contingent de $n+1$ soldats et par corollaire sa capacité d'action positive. Les renforts américains en Irak, qui ont suscité la polémique en 2006 et envoyé en janvier 2007, attestent de cette efficacité qui se trouve aux marges et que l'on nomme aujourd'hui le « *sursaut* ».

2. L'objet géographique

La géographie militaire explique pourquoi Fallujah constitue un modèle à part entière de ville en guerre. Il s'agit maintenant de voir comment le prisme géographique décompose les conditions de la victoire et de la défaite à Fallujah suivant les grilles de lecture établies en première partie. Ainsi, les défis tactiques et doctrinaux imposés par Fallujah ont appelé des réponses diversement efficaces. Cette première approche des défis permet de mieux appréhender les facilités et obstacles dont l'impact se mesure à l'aune des objectifs assignés aux fonctions opérationnelles.

a. Défis tactiques et doctrinaux de Fallujah

Conformément à l'annexe 1, les défis tactiques s'expriment en termes de supériorité informationnelle et de comportement. En tant qu'espace urbain, Fallujah s'inscrit dans un terrain complexe à la fois dans sa forme, son aspect, son développement et dans la transformation radicale consécutive aux actions armées. Le défi tactique consiste alors à produire l'information dans de telles conditions d'évolution. Deux voies se proposent aux armées modernes : la voie du renseignement d'origine humaine et la voie des nouvelles technologies. Un véritable travail de fond s'effectue à Fallujah dès la fin de l'année 2003.

Le lieutenant-colonel Drinkwine, commandant la *82nd Airborne*, est secondé par un jordanien naturalisé américain, le spécialiste Khaled Dudin⁴⁸. Ce dernier possède l'intelligence des politiques tribales et constitue un acteur privilégié de l'état-major du lieutenant-colonel Drinkwine pendant les négociations jusqu'en février 2004. Durant les mois de mai à octobre, le colonel Toolan, commandant le *Regiment Combat Team 1* (RCT 1), dispose également d'un opérationnel du renseignement, le Staff Sergeant Qawasimi⁴⁹. Palestinien de naissance, il dispose des mêmes qualités que le spécialiste Khaled Dudin mais ne participe pas aux négociations avec les *leaders* religieux et baasistes de Fallujah.

Indépendamment de ces contacts personnels, des équipes d'exploitation humaine (*Human Exploitation Team*, HET) épaulent les pelotons de

⁴⁸ Op. cit., in note 37, p. 29

⁴⁹ Ibid., p. 189

Marines et de l'*Army*. Toutefois, leur apport se restreint à la traduction. La connaissance du terrain et de sa valeur symbolique est par conséquent limitée, ce qui accroît la résistance à l'action militaire. Un recrutement d'opportunité permettant de valoriser des personnels ayant la connaissance du terrain est donc à développer.

Le renseignement d'origine humaine se complète de l'emploi des drones aériens, terrestres ou navals. À Falloujah, les « *drones de reconnaissance au contact ont prouvé leur incontestable efficacité au niveau des groupements tactiques interarmes* »⁵⁰. En outre, les drones, et les ballons captifs dont l'intérêt a été redécouvert à Falloujah, ont la capacité de couvrir de grandes zones, donc « contrôlables avec peu de moyens »⁵¹. Pour être tout à fait efficient, le drone doit être en mesure de fournir des « coordonnées métriques de la cible, sa direction de vol et son angle de vue »⁵². Enfin, la mise en réseau au travers du *Lessons Management System* (LMS), des retours d'expérience permet une intégration rapide au sein des unités⁵³.

Ce dernier point appelle de facto les aspects liés au comportement du soldat, tant en ce qui concerne sa formation que l'emploi de ses armements, individuels et collectifs. Ainsi, il existe chez les *Marines* une véritable culture du retour d'expérience, favorisée par l'encadrement (officiers RETEX présents sur place) et un réseau de partage géré par le *Marine Corps Lessons Learned Center* (MCLLC). En ce qui concerne la formation des hommes au combat urbain, la préparation opérationnelle des *Marines* comprend un stage au Centre SASO (*Security And Stability Operations*) pour les cadres et un stage d'exercice aux niveaux compagnie et section de combat « portant sur la surveillance et le contrôle d'un point en zone urbaine, la gestion d'une manifestation de foule, la fouille de maisons, la patrouille à pied dans un quartier habité et la protection d'un convoi en zone d'insécurité »⁵⁴.

Face aux défis doctrinaux, les bataillons américains à Falloujah ont fait appel :

1. Une approche alternant maîtrise de la violence et coercition de force ;
2. À l'interarmes jusqu'au niveau de la section et à l'interarmées au niveau de la compagnie.

L'opération *Vigilant Resolve* illustre parfaitement la capacité de la 1ère Force Expéditionnaire des *Marines* à mener simultanément des opérations de maîtrise de la violence et de coercition de force. Indépendamment de l'issue de cette opération qui conduit la Brigade

⁵⁰ [Les Fantômes Furieux de Falloujah](#), Cahier du RETEX, CDEF-DREX, avril 2006, p. 81.

⁵¹ VILLATE Robert, *Les conditions géographiques de la guerre*, Paris, 1925, p. 324.

⁵² Op. cit., in note 50, p. 36.

⁵³ Ibid., p. 78.

⁵⁴ BORE Henri Col. (CR), « *Regard sur une opération américaine de maîtrise de la violence* », CDES-CEREX, juin 2004, p. 6.

Fallujah à reprendre le contrôle de ville à partir du mois de mai, les troupes américaines s'emploient à prendre contact avec la population, respectant en cela les expressions chères au général Mattis « *no better friend* », « *do not harm* », « *velvet glove* ». Dans cette perspective, il est également prévu de faire participer les forces de police et le corps de défense irakiens sur le modèle des *Combined Action Platoons* (CAPs) expérimenté durant la guerre du Vietnam⁵⁵. Toutefois, ces CAPs, ainsi que l'implantation de postes de compagnie dans la ville, seront ajournés par le Pentagone. Il ne reste dès lors que la patrouille en véhicules et à pied pour effectuer ce travail de contact avec la population.

Suite aux émeutes du 31 mars 2004, l'opération *Vigilant Resolve* est lancée. Du 5 au 30 avril, le général Mattis emploie l'outil militaire sur l'ensemble du spectre maîtrise de la violence/coercition de force. Un cordon de sécurité est mis en place afin de procéder à des opérations de police dans lesquelles les troupes irakiennes ont « *un rôle essentiel dans l'identification, la perquisition à domicile et l'arrestation* »⁵⁶. Ces mêmes effectifs accusent cependant de nombreuses désertions en raison d'accrochages avec les insurgés. L'opération *Vigilant Resolve* s'oriente vers une action armée du 9 au 18 avril. La population, invitée à évacuer la ville, et les infrastructures, objet de l'attention des unités des affaires civiles, sont les objectifs géographiques préalables au lancement de l'offensive sur le quartier historique de Jolan, bastion de la rébellion de Fallujah.

Cette offensive, ou phase de coercition de force, n'a pas lieu, laissant un goût amer aux hommes de la 1^{ère} Division de *Marines* pour qui le travail n'est pas fini. Le transfert de souveraineté à l'autorité irakienne en juin et les échéances électorales américaines en novembre exigent une décision rapide sur le terrain de Fallujah. Or, la maîtrise de la violence et la coercition de force en milieu urbain impose un tempo particulier, en contradiction avec les volontés politiciennes. En conséquence, la violence est bien retenue mais conduit finalement au retrait des troupes américaines le 30 avril. Si ce n'est le décalage flagrant entre les réalités du terrain et le résultat exigé des politiques, l'opération *Vigilant Resolve* a bien su prendre en compte les objectifs géographiques de Fallujah.

Les caractéristiques humaines de la ville structurent donc les missions et les modes d'action. C'est également le cas des caractéristiques physiques de la ville relativement à l'organisation des forces. Ainsi, le signe fort de la coopération interarmes en milieu urbain est l'emploi au niveau des compagnies de marines de détachements du génie spécifiquement dédiés à la neutralisation des obstacles (*Obstacles Clearing*

⁵⁵ Ibid., p. 8.

⁵⁶ Ibid., p. 12.

Detachment)⁵⁷. Dans le cadre de l'opération Phantom Fury, le ravitaillement de l'avant a montré la nécessité :

1. De disposer de véhicules blindés ;
2. De considérer la mission de soutien logistique comme une mission courante pour une section de combat⁵⁸.

La coopération interarmes trouve également à s'appuyer sur le rôle (brèche, appui, reconnaissance) plutôt que sur la portée des armements. Pour s'affranchir des contraintes du terrain urbain, l'emploi des drones dont l'intérêt a déjà été souligné et l'intégration d'experts du combat urbain (notamment des forces spéciales) est à encourager.

Enfin, si la phase de coercition de force est courte par nature, son impact sur la forme, l'aspect et le développement (impossibilité de construire des habitations sur des zones polluées par des munitions non neutralisées) de l'espace urbain est durable et nécessite par voie de conséquence la présence d'unités des Affaires civiles. Car gagner les cœurs et les esprits passe aussi par la reconstruction physique. « *Reconstruire la ville sera un énorme chantier [...]. Les horreurs perpétrées dans cette ville durant ces six derniers mois font partie du passé. Le reste est une affaire de reconstruction physique* »⁵⁹.

Dans la conception de l'action stratégique, les commandants américains ont été très conscients de la problématique humaine de Falloujah et leur souci de préserver des vies, constant. Toutefois, les exigences politiciennes et le penchant naturel du *Marine* (plus à l'aise dans le rôle du « *no worse enemy* ») pour l'action armée ont entamé le respect des conditions géographiques, liées à la population en particulier, dans l'exécution de l'action stratégique. En dépit du succès tactique face aux insurgés, les erreurs commises ont hypothéqué les conditions de la victoire stratégique.

b. Facilités et obstacles par fonctions opérationnelles

Les objectifs assignés aux fonctions opérationnelles font écho aux problématiques évoquées en première partie (cf. p. 20). Le commandement est ainsi focalisé sur le degré d'interarmement et la formation des hommes. Les systèmes d'information et de commandement ont le souci de veiller à la qualité des transmissions de l'information. Le renseignement s'attache à reconnaître le terrain et l'environnement dans lesquels le soldat évolue. La fonction logistique mesure le poids de la ville sur la chaîne de soutien que ce soit au combat ou dans la gestion des déplacements de population. Les fonctions contact et combat indirect veillent à employer des matériels adaptés à leurs missions et aux contraintes urbaines.

⁵⁷ Op. cit., in note 37, p. 147; Field Manual 20-32, Appendix C.

⁵⁸ Op. cit., in note 50, p. 37

⁵⁹ FORMICA Michael Col., Commandant de la 2nd Brigade Combat Team, in « 1/8 Engineer leads the way », *Marine Corps News*, Falloujah, 24 novembre 2004.

La fonction commandement s'inscrit dans l'espace urbain en organisant les forces armées dont elle aura besoin. Or, cet espace urbain se caractérise à Falloujah sous l'aspect et la forme d'un quadrilatère oblong nord-sud, de 4 kilomètres sur 3, quadrillé par des rues étroites et de larges boulevards parallèles et perpendiculaires. Cette ville représente un millier de blocs de 100 à 200m de long et l'imaginaire collectif des troupes américaines a procédé au rapprochement avec la ville de Manhattan, d'où la désignation de certains quartiers aux références connues : quartiers pauvres du sud-ouest/Queens ; pont nord/pont de Brooklyn ; quartier résidentiel au nord-est/East Manhattan. La « *ville aux cent mosquées* » trouve aussi une correspondance française avec la « *ville aux cent clochers* », Rouen. Le secteur industriel en majorité désaffecté couvre quant à lui 25 % de la superficie de la ville. Ainsi, l'espace urbain de Falloujah regroupe des quartiers résidentiels au nord-est abritant les classes moyennes à aisées, en particulier de nombreux anciens officiers de la Garde Républicaine irakienne (district d'Al-Askari) ; le quartier historique de Jolan au nord-ouest abritant les souks, de nombreuses mosquées, faisant ainsi figure de « *Montmartre* » durant la Commune avec ses barricades ; le secteur industriel au sud-est, ancien moteur économique de la ville ; les quartiers pauvres au sud-ouest, mal entretenus et desservis par des chemins dont certains n'ont aucun accès aux axes aménagés. Malgré l'architecture monotone, l'espace urbain de Falloujah offre des zones d'opérations très diverses. La formation au combat urbain dispensée lors de la préparation opérationnelle de la 1ère division de *Marines* reste un atout non négligeable.

En ce qui concerne les infrastructures de communication, le commandement américain a surtout veillé au contrôle des axes routiers bordant Falloujah ainsi que ceux qui la traversent (A10). Toutefois, ce contrôle reste aléatoire dans la mesure où les insurgés, conformément à leurs tactiques de harcèlement, projettent des attaques le long des axes routiers depuis les habitations et magasins longeant l'A10⁶⁰. Pour les réseaux de distribution d'eau et d'électricité, l'action américaine est plus limitée. Les prévisions d'investissement atteignent une centaine de millions de dollars en novembre⁶¹ alors même que le montant envisagé avant l'opération *Phantom Fury* atteint 500 millions de dollars⁶². Le général Sattler, commandant la 1ère Force Expéditionnaire des *Marines* évoque les difficultés supplémentaires générées par des insurgés attendant le passage des forces américaines pour perturber la remise en état des services essentiels⁶³.

⁶⁰ Op. cit., in note 37, p. 136.

⁶¹ TAYLOR Bill, DoD Briefing, State Department Iraq Reconstruction Management Office, U.S. Department of State, Office of the Assistant Secretary Of Defense (Public Affairs), 19/11/2004.

⁶² MICHAELS Jim, « Falloujah sees limited progress toward rebuilding », *USA Today*, 10 avril 2005.

⁶³ SATTLER Gen., Operational Update Briefing, U.S. Department of State, Office of the Assistant Secretary Of Defense (Public Affairs), 18/11/2004.

Les centres APE sont considérés comme des centres de gravité par le commandement américain. La mairie, l'hôpital général de Falloujah, les mosquées et les minarets sont ainsi protégés par les LOAC (*Laws Of Armed Conflict*) et les règles d'engagement tout en faisant l'objet d'une attention particulière. Ainsi, le siège du conseil municipal est le centre des rencontres entre les leaders politiques et religieux de la ville et les commandants américains, du lieutenant-colonel Drinkwine au général Mattis. Les troupes américaines n'exercent donc pas de véritable contrôle territorial à partir de ces centres de décision mais c'est un lien indispensable avec les dirigeants locaux. L'hôpital général, situé sur la péninsule à l'ouest de la ville et où sont soignés les insurgés, fait l'objet d'une prise de contrôle physique lors de l'opération *Phantom Fury*, afin d'empêcher la propagande djihadiste d'exploiter des images des victimes civiles. Quant aux mosquées, leur rôle social est très important à Falloujah. En effet, le sunnisme ne dispose pas de clergé, ce qui implique que les imams ont une grande influence sur leurs fidèles. La population de Falloujah comptant un grand nombre d'illettrés, la télévision et la radio étant soumis aux coupures récurrentes d'électricité (dues en particulier aux dégâts engendrés par les combats), les imams constituent la seule source d'information pour des hommes bien souvent au chômage. Pour contrôler les activités des imams les plus influents, le commandement américain a tenté de mettre en œuvre des moyens de surveillance électronique. Etant donné la portée symbolique des minarets et bien que ceux-ci servent de positions d'observation et de combat privilégiés pour les insurgés, les règles d'engagement exigent l'accord du chef de bataillon dans la décision d'une action de feu. En préservant l'intégrité des centres APE, ou à tout le moins en prévoyant leur reconstruction prioritaire (4 millions de dollars sont par exemple dédiés à la reconstruction de quatre écoles⁶⁴), le commandement américain respecte d'autant ces conditions géographiques.

Enfin, dans son évaluation de la population, le commandement a la charge de former les hommes aux règles élémentaires de comportement au milieu de civils de confession musulmane. Les cadres suivent donc une instruction générale « *sur les us et coutumes culturels, sociaux et religieux de la population irakienne* »⁶⁵. De plus, un lexique de poche américain-arabe est distribué aux bataillons d'infanterie mais il ne contient que « *peu de formules de bienvenue et de politesse, essentielles dans la culture arabe* »⁶⁶. Dans ses rapports à la population, le commandement américain passe surtout par les dirigeants politiques et religieux de la ville. Il devient dès lors nécessaire de tisser des liens particuliers avec certains d'entre eux afin de pouvoir faire pression. Le lieutenant-colonel Suleiman, commandant le 506ème Bataillon de la Garde Républicaine irakienne fait partie de ces hommes. C'est ce qui lui vaudra d'être

⁶⁴ Op. cit., in note 60.

⁶⁵ Op. cit., in note 54, p. 6.

⁶⁶ Ibid., p. 7.

kidnappé et torturé à mort par les insurgés. Le Staff Sergeant Qawasimi dispose quant à lui de la capacité à collecter des informations auprès d'indicateurs locaux. Ses rapports étroits avec le colonel Toolan ont participé d'une meilleure compréhension du dispositif des insurgés ainsi que des personnalités des leaders de Fallujah.

Les systèmes d'information et de commandement assurent la couverture informationnelle entre les unités mais aussi avec la ville. L'espace urbain, par la densité de sa configuration, constitue une entrave majeure à l'efficacité des armées modernes. La numérisation n'est donc productive que pour les sous-groupements blindés. « *Ils n'apportent pas, en revanche, pour l'instant d'avantage significatif aux troupes débarquées. Le dépassement des limitations actuelles imposées par le milieu aux ondes radio permettrait de multiplier leur efficacité* »⁶⁷. Les SIC sont aussi vitaux pour la précision du *Close Air Support* (Appui Aérien Rapproché) en zone urbaine. En effet, la précision des feux permise par le GPS (*Global Positioning System*), avec sa capacité tout temps a contrario du guidage laser, est cruciale pour limiter les dommages collatéraux et améliorer la vitesse de progression des troupes au contact⁶⁸. En ce qui concerne la population, la problématique centrale est la surveillance des émissions électroniques des insurgés. Ces émissions sont révélatrices de l'activité des rebelles ; il est dès lors vital d'en connaître la teneur.

Cette mission est par ailleurs fortement corrélée aux missions du renseignement. Cette fonction opérationnelle assure sa mission selon deux modes : la veille stratégique qui génère des données statistiques et cartographiques de l'espace urbain en particulier ; et le renseignement actif qui détermine l'état des infrastructures et les possibilités d'emploi par les troupes alliées ou ennemies. À Fallujah, cette connaissance s'est révélée cruciale pour reconnaître les emplacements des positions fortifiées (afin de procéder à des bombardements préalables) ou les anfractuosités susceptibles de dissimuler des engins explosifs improvisés (EEI) le long des axes routiers. Le renseignement d'origine humaine est également précieux ; les rôles et l'importance des forces spéciales ou des opérationnels du renseignement révèle l'état d'occupation de Fallujah. Avant le lancement de l'opération *Phantom Fury*, les UAV (*Unmanned Aerial Vehicle*) permettent de constater qu'il n'y a pas de linge étendu ou que les poubelles sorties sont renversées donnant à la ville des airs de ville fantôme⁶⁹. Les estimations oscillent entre 70 et 90 % de la population ayant fui, corrélées aux signatures thermiques des corps et des générateurs d'électricité⁷⁰. Lors du retour des habitants, à partir du 23 décembre, le renseignement procède à l'identification de tous les

⁶⁷ Op. cit., in note 50, p. 81.

⁶⁸ PATCH John Commander, *Operation Al Fajr- Enduring MOUT principles make the fight for Fallujah a success*, <http://www.military.com/forums/0,15240,119743,00.html>, consulté le 26 mai 2008.

⁶⁹ Op. cit., in note 37, p. 256.

⁷⁰ CASEY George Gen., *DoD Briefing-Iraq security forces and Multinational Forces offensive actions in Fallujah*, Operational Update Briefing, Office of the Assistant Secretary of Defense (Public Affairs), 8 novembre 2004.

hommes d'âge militaire, grâce au *Biometric Automat ToolSet (BATS)*⁷¹. Ainsi, lorsque le « *bocal* » se remplit de nouveau, le renseignement sait quels « *poissons* » s'y trouvent.

La fonction logistique s'inscrit dans l'espace urbain par son articulation aux nœuds de communication. Le degré de multimodalité de Falloujah est représenté par la gare ferroviaire, au nord de la ville, et les accès autoroutiers vers Baghdad et Ramadi. En tant qu'infrastructures de communication, ces voies constituent autant une source de puissance qu'une vulnérabilité pour l'une et l'autre partie, dans des mesures certes différentes. « *Le sens de la bataille modifie la valeur des phénomènes géographiques, mais il est rare qu'il les annule complètement pour tous les combattants* »⁷². Concernant les centres APE et la population, les priorités établies par les logisticiens américains ont été déçues par la mise en œuvre, en raison de l'ampleur de l'exode. « *Décrire la population comme centre de gravité ne suffit donc pas, il faut se donner également les moyens de s'en occuper, à l'extérieur de la zone d'action mais aussi sur les lieux même des combats* »⁷³. Les quatorze camions d'aide humanitaire destinés aux 150 000 IDP (*Internally Displaced Persons*)⁷⁴ illustrent la faiblesse du soutien sanitaire à la population de Falloujah, perdant de facto une partie des bénéfices du succès tactique de l'opération *Phantom Fury*. Pour le Croissant Rouge irakien, la situation au sixième jour des combats est jugée catastrophique⁷⁵.

Les fonctions contact et combat indirect sont parmi celles qui offrent le plus de détails quant à leurs rapports aux caractéristiques urbaines de Falloujah. Ce constat souligne la dominante armée de l'action militaire américaine. L'espace urbain de la ville sunnite suggère l'emploi de matériels spécifiques par les unités au contact et de tactiques de progression très méthodiques. Certains matériels connaissent donc un renouveau comme la munition de 7.62 mm, plus efficace pour percer les murs de brique que le 5.56 mm, ou encore le LAW M72A7 (*Light Antitank Weapon*), qui peut être employé en milieu clos en raison de l'absence de dégagement de fumée. Les méthodes de progression sont aussi fortement influencées par le quadrillage de l'espace urbain. Pour les hommes, américains ou insurgés, cela suppose de se poster dans les maisons car les rues offrent des défilements propices aux tirs en enfilade. Les habitations servent alors de caches d'armes pour les insurgés qui s'y ravitaillent et de postes de tir. À cet égard, la bataille des toits est particulièrement vitale car cela permet :

1. De mieux contrôler les rues ;
2. De poster des observateurs d'artillerie et des tireurs d'élite.

⁷¹ Op. cit., in note 50, p. 69.

⁷² Op. cit., in note 51, p. 325.

⁷³ Op. cit., in note 50, p. 67.

⁷⁴ « Humanitarian assistance critical part of MNF-I »,

<http://www.globalsecurity.org/military/library/news/2004/11/mil-041109-mnfi-mnci06.htm>, consulté le 26 mai 2008.

⁷⁵ « Iraq : Fears of humanitarian crisis in Al Falloujah as fightings enters sixth day », RFE/RL, 13/11/2004.

En ce qui concerne les quartiers de l'East Manhattan ou du sud de la ville, certains n'ont pas été employés par les insurgés qui ont préféré concentrer leurs efforts sur le district de Jolan et former des poches de résistance au sud et au nord-est. Les ruses tactiques pour faire diversion sur l'axe d'effort véritable de l'offensive de novembre ont à cet égard remarquablement fonctionné⁷⁶.

Les infrastructures jouent également un rôle important dans l'efficacité de la fonction contact. En effet, l'autoroute et les routes principales constituent les axes de progression privilégiés des blindés lourds (M1A1 Abrams, M2A3 Bradley) ; le contrôle des ruelles est laissé aux patrouilles à pied. Ces mêmes rues servent aux insurgés qui acquièrent, grâce aux bus et aux voitures, une grande mobilité et par là-même donnent une élasticité à leur dispositif défensif. Le major Bellon, officier de renseignement en témoigne après avoir intercepté des communications entre insurgés : « *Ils ont organisé une réserve mobile qui évolue en bus et en camions* »⁷⁷.

Malgré l'opiniâtreté de la défense, les troupes américaines doivent mesurer leurs capacités cinétiques afin de ne pas porter préjudice aux centres APE ou aux habitants n'ayant pas fui la zone des combats. Les autorités américaines estiment à 50 000 le nombre de civils n'ayant pas quitté la cité⁷⁸. Les grenades à létalité réduite ou à effet spécial ont ainsi été largement utilisées en raison de la présence possible de civils, bien que ceux-ci aient souvent trouvé refuge dans les bâtiments publics. Les efforts pour éviter les dommages collatéraux ont parfois coûté cher aux troupes américaines. « *On cite ainsi le cas d'un chef de groupe qui a perdu deux hommes dans une reconnaissance de maison en n'utilisant pas de grenades à fragmentation, les seules dont il disposait, pour ne pas blesser d'éventuels civils* »⁷⁹. Quant aux centres APE, où la population n'ayant pas évacuée peut avoir trouvé refuge, ils constituent à la fois des cibles et des interdits aux actions de feu. Une des parades a été d'employer les troupes irakiennes pour sécuriser et nettoyer le minaret où se tient le sniper⁸⁰. Enfin, l'emploi de munitions susceptibles de préserver les bâtiments publics s'affirme avec des obus à billes M1028 par exemple, faisant du char M1A1 Abrams un « *fusil à chevrotine* »⁸¹.

La problématique centrale du combat indirect, eu égard à l'espace urbain, est la connaissance et l'anticipation des effets des tirs d'artillerie. Les ruines et obstacles créés génèrent autant de postes de tir pour les insurgés mais hypothèquent également les conditions du retour à la normale après les combats. L'emploi des munitions de précision est donc

⁷⁶ Annexes 8, 9, 10.

⁷⁷ Op. cit., in note 37, p. 136.

⁷⁸ SYNOVITZ Roy, « *Iraq : US military says one-third of Al Fallujah under its control* », RFE/RL, 13/11/2004.

⁷⁹ Op. cit., in note 50, p. 95.

⁸⁰ Op. cit., in note 63.

⁸¹ Op. cit., in note 50, p. 89.

privilegié avec les batteries de 155 mm M109A6 Paladins et un soutien aérien doté des équipements idoines. Ainsi, les hélicoptères Ah-1 Super Cobra et Ah-64 Apache dotés de missiles fournissent un appui au contact sous les ordres des chefs de section voire des chefs de groupe⁸². L'AC-130 Gunship est aussi très apprécié, d'autant qu'il est moins vulnérable que les appareils à voilure tournante. Doté d'un canon de 105 mm, d'un canon de 40 mm et de deux canons de 25 mm, ses armements peuvent atteindre une cible jusqu'à 4 km tout en évoluant à 300 km/h. Leur puissance est particulièrement bien maîtrisée par des systèmes de contrôle, de guidage, de surveillance et de contre-mesures. Malgré l'emploi massif de munitions de précision, le « succès [...] des appuis indirects à Fallujah est d'abord le fruit d'un entraînement poussé avec des feux réels à proximité des troupes »⁸³.

La première conclusion qui s'impose au regard de l'analyse croisée des facilités et obstacles avec les fonctions opérationnelles est l'imbrication des conditions géographiques entre les fonctions étudiées. Il est donc courant de retrouver la problématique de soutien à la population dans la fonction commandement et dans la fonction contact, bien que les termes en soient différents. La seconde conclusion a trait à l'action américaine à Fallujah entre le 31 mars et le mois de novembre 2004. Les fonctions dominantes sont celles du commandement et du contact/combat indirect, illustrant par là-même le mode américain, qui est celui de la bataille, de conception et d'exécution d'une action stratégique en ville. En conséquence, les objectifs assignés aux fonctions opérationnelles étant essentiellement tournés vers l'action armée, il est possible d'affirmer que les conditions géographiques liées au combat ont été observées et respectées. Le succès tactique ressort donc de ces conditions géographiques. Toutefois, celles de la victoire stratégique n'ont pas été cernées, ce qui explique les difficultés d'articulation entre le discours politique et le succès tactique de la bataille. Gagner la guerre ne revient pas forcément à gagner la paix.

⁸² Ibid., p. 102.

⁸³ Ibid., p. 108.

Conclusion

La géographie militaire existe car il y a des objectifs géographiques auxquels il faut souscrire. La ville est l'objectif géographique moderne. Une géographie militaire renouvelée doit l'appréhender. Cette prise en compte passe par l'élaboration de nouvelles grilles de lecture faisant apparaître d'une part les défis tactiques et doctrinaux à relever par les armées modernes et les facilités/obstacles relatifs aux fonctions opérationnelles. Cette géographie militaire renouvelée articule donc le legs du commandant Lucien et du capitaine Villate aux préoccupations militaires actuelles.

La géographie militaire, souvent restreinte à son caractère opérationnel par de courtes vues sur l'imagerie satellite ou le GPS, est pourtant susceptible de réconcilier la stratégie et la politique. L'art de la guerre redéfini, à la fois dans la conception et l'exécution de l'action stratégique, emploie les capacités discriminantes fournies par la géographie militaire. L'asymétrie révèle avec acuité ces capacités, ce qui permet à la géographie militaire, rétroactivement, de réconcilier les contraintes respectives de la stratégie et de la politique, des moyens et des fins. Le sens de l'action militaire dépend donc du renouveau de la relation politico-militaire.

Le cas de guerre urbaine de Falloujah met à l'épreuve le cadre de la géographie militaire moderne. Ville rebelle caractéristique, la cité aux cent mosquées montre qu'il est possible d'établir un modèle de ville en guerre et partant, d'y trouver les conditions géographiques nécessaires à la victoire stratégique. Toutefois, sans renouveau de la relation politico-militaire, les moyens consacrés à l'accomplissement des fins ne peuvent assurer l'alimentation des conditions géographiques de la victoire. En somme, il s'agit de mettre en exergue les lacunes dans la stratégie des moyens.

L'action stratégique américaine à Falloujah s'est ainsi appuyée sur la composante armée de l'outil militaire, en témoignent la prise en compte imposante des facilités/obstacles par les fonctions opérationnelles du contact et du combat indirect. Le mode de guerre se doit impérativement de couvrir le spectre large de la maîtrise de la violence à la coercition de force tout en observant les conditions géographiques indépendantes de la bataille.

Au-delà de cette étude, c'est la vision renouvelée de l'art de la guerre qui est proposée, en saisissant d'emblée les principes éphémères et intemporels dictés par Napoléon, Guibert, Bourcet, Corbett, Trinquier, Lawrence, Liddell Hart et d'autres, en les adaptant au monde moderne. Ephémères parce que leurs enseignements sont régulièrement oubliés sous prétexte que la situation semble différente alors que « *depuis 7 000 ans qu'il y a des hommes et qui pensent, tout est dit et l'on vient trop tard* ». Mais ils restent intemporels pour qui veut les relire et les comprendre au travers le prisme de son actualité. Cette pertinence trouve probablement une explication dans le fait que ces hommes s'en tiennent au fait humain, bornant ses limites, déterminant par là même son emploi optimal, et alors même que la tyrannie technologique des armements continue de provoquer la rupture sur les champs de bataille. Mais à l'aube du XXI^{ème} siècle, c'est bien le fait humain qui se pose en facteur de rupture dans la longue généalogie de la stratégie, se substituant à la traditionnelle révolution des armes. Nous assisterions alors au triomphe de l'approche indirecte sur l'approche directe, de l'objectif limité sur l'objectif illimité, de la raison sur la passion guerrière en somme, et par conséquent le retour de la bataille en tant que mode ultime de règlement des différends.

Au cœur même de la bataille, cet art de la guerre renouvelé par les vertus de la géographie militaire, fait apparaître le caractère vital de l'adaptabilité des forces qui leur permet de « *se ployer de la droite à la gauche ou de la gauche à la droite* »⁸⁴ et d'imposer ainsi le tempo des opérations sans jamais perdre l'initiative et sans jamais, par voie de conséquence, perdre l'occasion de mettre un terme à l'engagement physique des forces.

⁸⁴ Jean de la Bruyère, *Les caractères*, 1696.

Bibliographie

Ouvrages

- BOULANGER Philippe, De la géographie dans l'art de la guerre, *Stratégique* n°81, Institut de Stratégie Comparée, Paris, janvier 2001.
- DUFOUR Jean-Louis, *La guerre, la ville et le soldat*, Éditions Odile Jacob, Paris, février 2002.
- FREMONT Armand, *Aimez-vous la géographie ?*, Éditions Flammarion, Paris, 2005.
- HUBIN Guy, *Perspectives tactiques*, Économica, Paris, octobre 2003.
- LIDDELL HART Basil H., *Stratégie*, Éditions Perrin, Paris, février 2007.
- LUCIEN A., *Les objectifs géographiques de la guerre moderne*, Revue Militaire Française, Paris, janvier 1923.
- VILLATE Robert, *Les conditions géographiques de la guerre*, Paris, 1925.
- WEST Bing, *No true glory: a frontline account of the battle for Fallujah*, Bantam Books, New York, octobre 2005.

Rapports et documentation institutionnelle

- BORE Henri Col. (CR), « Regard sur une opération américaine de maîtrise de la violence », CDES-CEREX, juin 2004.
- CASEY George Gen., *DoD Briefing-Iraq security forces and Multinational Forces offensive actions in Fallujah*, Operational Update Briefing, Office of the Assistant Secretary of Defense (Public Affairs), 8 novembre 2004.
- ECHEVARRIA Antulio J., *Clausewitz's center of gravity, changing our warfighting doctrine-again!*, Strategic Studies Institute, U.S. War College, September 2002.

- REGNER Michael Col., Operations Officer, 1st MEF, Operational Update Briefing on Fallujah, 15/11/2004.
- TAYLOR Bill, DoD Briefing, State Department Iraq Reconstruction Management Office, U.S. Department of State, Office of the Assistant Secretary Of Defense (Public Affairs), 19/11/2004.
- SATTLER Gen., Operational Update Briefing, U.S. Department of State, Office of the Assistant Secretary Of Defense (Public Affairs), 18/11/2004.
- « *Les Fantômes Furieux de Fallujah* », Cahier du RETEX, CDEF-DREX, avril 2006.
- Field Manual 20-32, Appendix C.

Articles de presse

- CONNELLY John, *Sur la guerre de rues*, Worker's Republic, 24 juillet 1915.
- FORMICA Michael Col., Commandant de la 2nd Brigade Combat Team, in « 1/8 Engineer leads the way », *Marine Corps News*, Fallujah, 24 novembre 2004.
- PETERS Ralph, The human terrain of urban operations, Parameters, october 2000.
- MICHAELS Jim, « Fallujah sees limited progress toward rebuilding », *USA Today*, 10 avril 2005.
- PROMÉ Jean-Louis, Le défi majeur des armées occidentales : rétablir leur supériorité en zone urbaine, *Défense et Sécurité Internationale*, n°21, Areion, décembre 2006.
- SYNOVITZ Roy, « Iraq : US military says one-third of Al Fallujah under its control », RFE/RL, 13/11/2004.
- « Iraq : Fears of humanitarian crisis in Al Fallujah as fightings enters sixth day », RFE/RL, 13/11/2004.
- *US Forces suspend offensive in Al-Fallujah*, Radio Free Europe/Radio Liberty, Prague, 09/04/2004.

Sources Internet

- PATCH John Commander, Operation Al Fajr- Enduring MOUT principles make the fight for Fallujah a success, <http://www.military.com/forums/0,15240,119743,00.html>, consulté le 26 mai 2008
- <https://theatrum-belli.com/geographie-et-combat-en-zone-urbaine-cdef/> consulté le 26 mai 2008.
- « Humanitarian assistance critical part of MNF-I », <http://www.globalsecurity.org/military/library/news/2004/11/mil-041109-mnfimnci06.htm>, consulté le 26 mai 2008

Articles de revues

- DESCH Michael C., Pourquoi s'intéresser aux MOUT ?, *Défense et sécurité internationale*, n° 21, Areion, décembre 2006.
- *Diplomatie* n°17, Areion, novembre-décembre 2005.

Un nouveau modèle de géographie militaire adapté à la guerre urbaine

I. La guerre urbaine, ses défis et la géographie militaire

		Guerre urbaine	
		Défis tactiques	Défis doctrinaux
Géographie militaire	Aspects techniques	1. L'emploi de matériels adaptés permet d'acquérir la supériorité informationnelle sur le terrain urbain.	3. Réorganisation des forces en fonction des caractéristiques topographiques de la ville.
	Aspects culturels	2. L'emploi des savoirs géographiques et la transmission d'une culture de l'opération extérieure permet au soldat de mieux agir en environnement urbain.	4. Réorientation des missions/priorités en fonction des caractéristiques humaines de la ville.

N.B.:

1. L'emploi des nouvelles technologies constitue la géographie militaire en tant que connaissance du terrain.
2. L'emploi des savoirs géographiques constitue la géographie militaire en tant que connaissance de l'environnement, ce qui a un impact sur le comportement du militaire, le combat, le renseignement, etc...
3. L'organisation des forces est à mettre en adéquation avec les caractéristiques géographiques au sens physique de la ville.
4. L'orientation des missions/priorités est à mettre en adéquation avec les caractéristiques géographiques (politique, économique, sociale, en un mot humaines) de la ville.

ANNEXE 2

Un nouveau modèle de géographie militaire adapté à la guerre urbaine

II. Facilités/ obstacles par fonctionnalités opérationnelles

		Caractéristiques urbaines			
		Espace urbain	Infrastructures de communication	Centres administratifs, politiques, économiques (APE)	Population
Fonctions opérationnelles	Commandement	<ul style="list-style-type: none"> - Détermine le niveau d'interarmisation ; - Entraîne et forme aux spécificités urbaines ; - Intègre un officier RETEX, valorise la culture et l'organisation RETEX. 	<ul style="list-style-type: none"> - Classe les objectifs prioritaires et secondaires. 	<ul style="list-style-type: none"> - Détermine leur degré de contrôle ; - Préserve leur intégrité pour le retour à la normale. 	<ul style="list-style-type: none"> - Doit en connaître les caractéristiques afin de transmettre aux échelons de mise en œuvre et d'exécution (objet : éthique, comportement)
	SIC	<ul style="list-style-type: none"> - Difficulté de liaison relative à la configuration urbaine 	<ul style="list-style-type: none"> - Destruction, préservation, emploi des relais TV/radio. 	<ul style="list-style-type: none"> - _reconnecte en priorité pour retour à la normale 	<ul style="list-style-type: none"> - Mission de brouillage, interception, déception, émission.
	Renseignement	<ul style="list-style-type: none"> - Veille stratégique : cartographie, historique de la ville ; - Détermine le seuil critique d'efficacité des drones en particulier portables, au regard des contraintes urbaines (difficultés d'identification des bâtiments, autonomie, pertes. 	<ul style="list-style-type: none"> - Confirme leur état, leur emploi (frauduleux ou pas). 	<ul style="list-style-type: none"> - Étudie leur fonctionnement, leur organisation, leur importance. 	<ul style="list-style-type: none"> - Renseigne sur la répartition, la composition, en s'appuyant en particulier sur le ROHUM.
	Logistique	<ul style="list-style-type: none"> - Évalue le degré de multimodalité (gare routière, ferroviaire, aéroport, port). 	<ul style="list-style-type: none"> - Anticipe sur les points clés qui peuvent faciliter ou gêner, freiner ou accélérer les flux ; - Évalue les capacités stockage ; - Détermine la qualité du soutien sanitaire. 	<ul style="list-style-type: none"> - Détermine leur impact sur la chaîne logistique lors du retour à la normale. 	<ul style="list-style-type: none"> - Évalue le poids de la population civile/des déplacés sur la chaîne logistique et sanitaire.
	Contact	<ul style="list-style-type: none"> - Détermine la formation du pion élémentaire ; - Induit l'emploi de matériels spécifiques (explosifs, radars « à travers mur »). 	<ul style="list-style-type: none"> - Induit l'emploi/non emploi des matériels (présence de câbles par exemple empêchant les tirs de missiles TOW) ; - Augmente ou diminue les possibilités d'EVASAN. 	<ul style="list-style-type: none"> - Concerne les règles d'engagement (penser au marché que l'on établit le lendemain) ; - Impacte les dotations au regard des dégâts potentiels (obus à billes par exemple). 	<ul style="list-style-type: none"> - Problématise l'évacuation ; - Détermine l'emploi de matériels spécifiques (grenades flash).
	Combat indirect	<ul style="list-style-type: none"> - Suppose la connaissance des effets des obus de 120 et 155 mm ; - Destructures totales ou partielles multipliant les possibilités offensives et défensives ; - Détermine l'emploi de matériels spécifiques (grenade de 40 mm pour la bataille des toits, hélicoptères, AC-130) . 	<ul style="list-style-type: none"> - Induit l'emploi de munitions de précision. 	<ul style="list-style-type: none"> - Emploi de munitions de précision ou à létalité réduite. 	<ul style="list-style-type: none"> - Destructures hypothéquant le retour à la vie normale.

ANNEXE 3

Synthèse stratégique par la géographie militaire

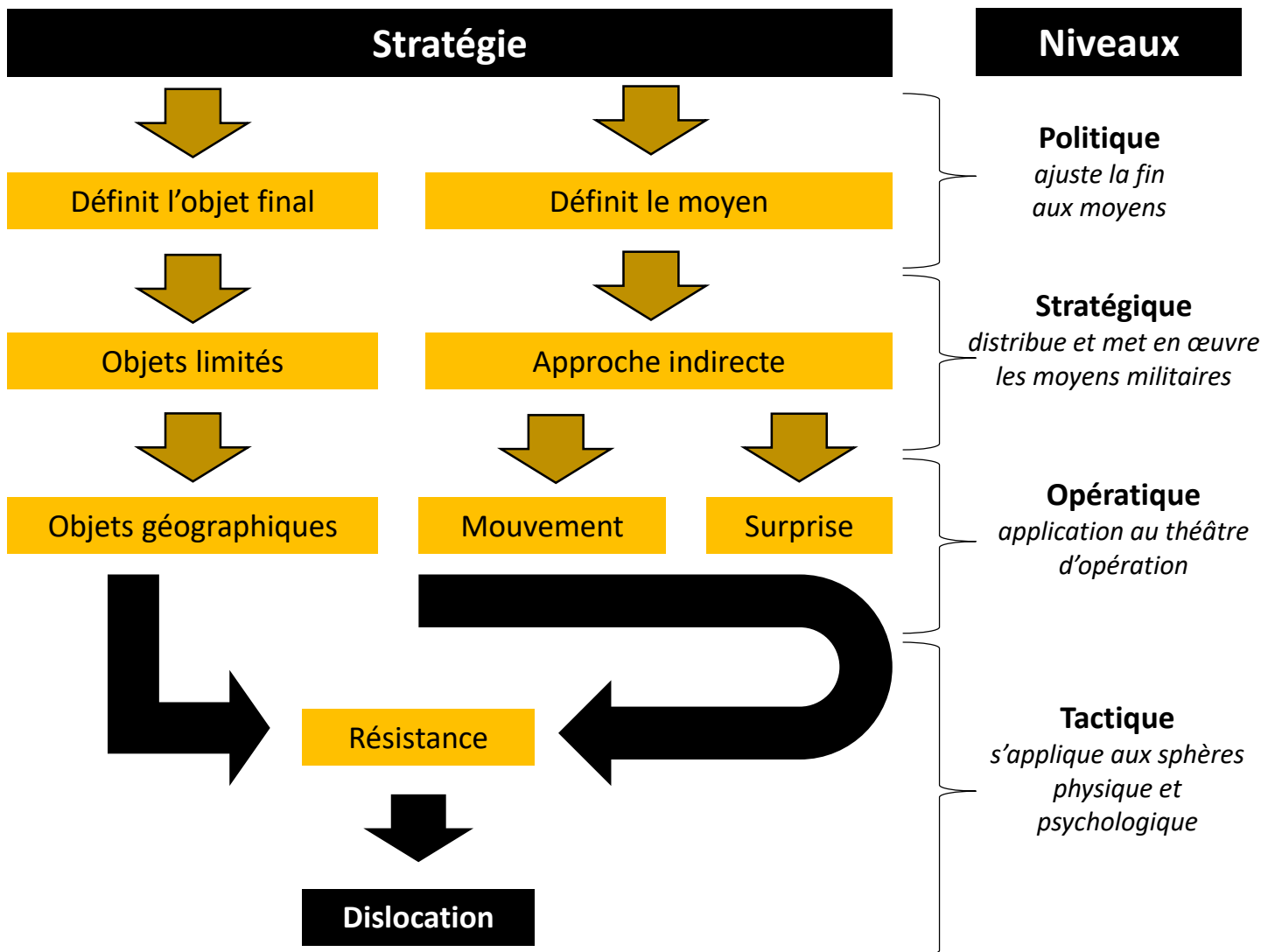
Quelle est l'échelle de cohérence pour un type d'opération et pour un niveau donnés ?

	Stratégique	Opératique	Tactique	
Spectre de conflictualité ↑	Civilo-militaire : Maintien de l'ordre / coercition de force	Espace à administrer (phase statique longue)	Terrain	Terrain
	Militaire : objectif de conquête (niveau de transion)	Territoire	Espace	Terrain
	Politico-militaire : But de guerre	Territoire	Espace	Espace à conquérir (phase dynamique courte)
				Défensive ↓ Offensive

La ville: paradigme central du concept rénové de guerre du futur

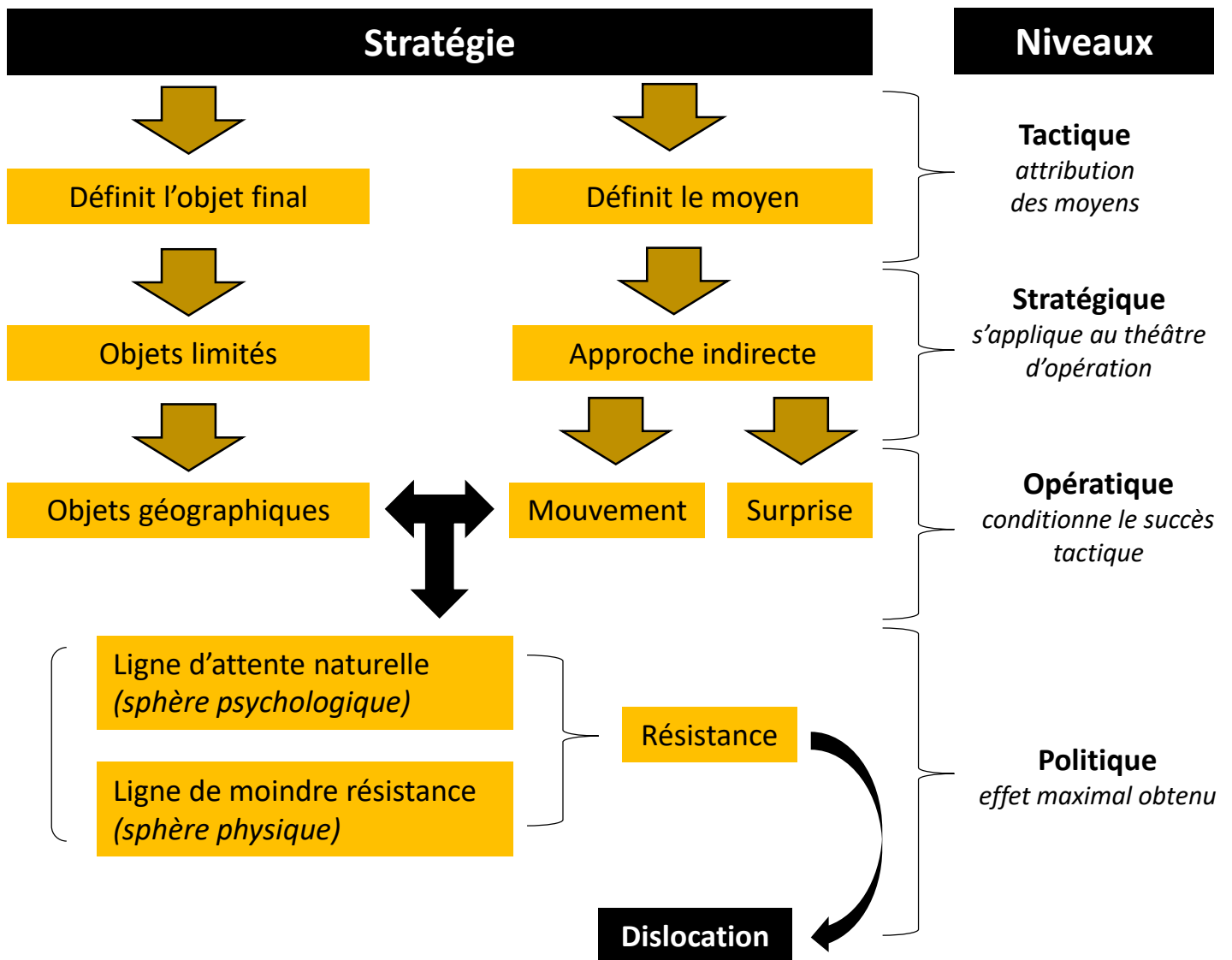
ANNEXE 4

Généalogie de la conception des niveaux



ANNEXE 5

Généalogie de l'exécution des niveaux



Synthèse de la conception de l'action stratégique

Quelles sont les limites de l'ajustement fin/moyens pour un type d'opération et pour un niveau donnés ?

		Tactique	Opérative	Stratégique
+ Intensité de la conflictualité ↑	Civilo-militaire : Maintien de l'ordre/coercition de force	Terrain	Espace Échelles d'application	Territoire Fin > Moyens
	Militaire : Objectif de conquête (niveau de transition)	Terrain Échelles d'application	Espace	Territoire
	Politico-militaire : But de guerre	Terrain Fin > Moyens	Espace	Territoire

La ville : paradigme central du concept rénové de guerre du futur

ANNEXE 7

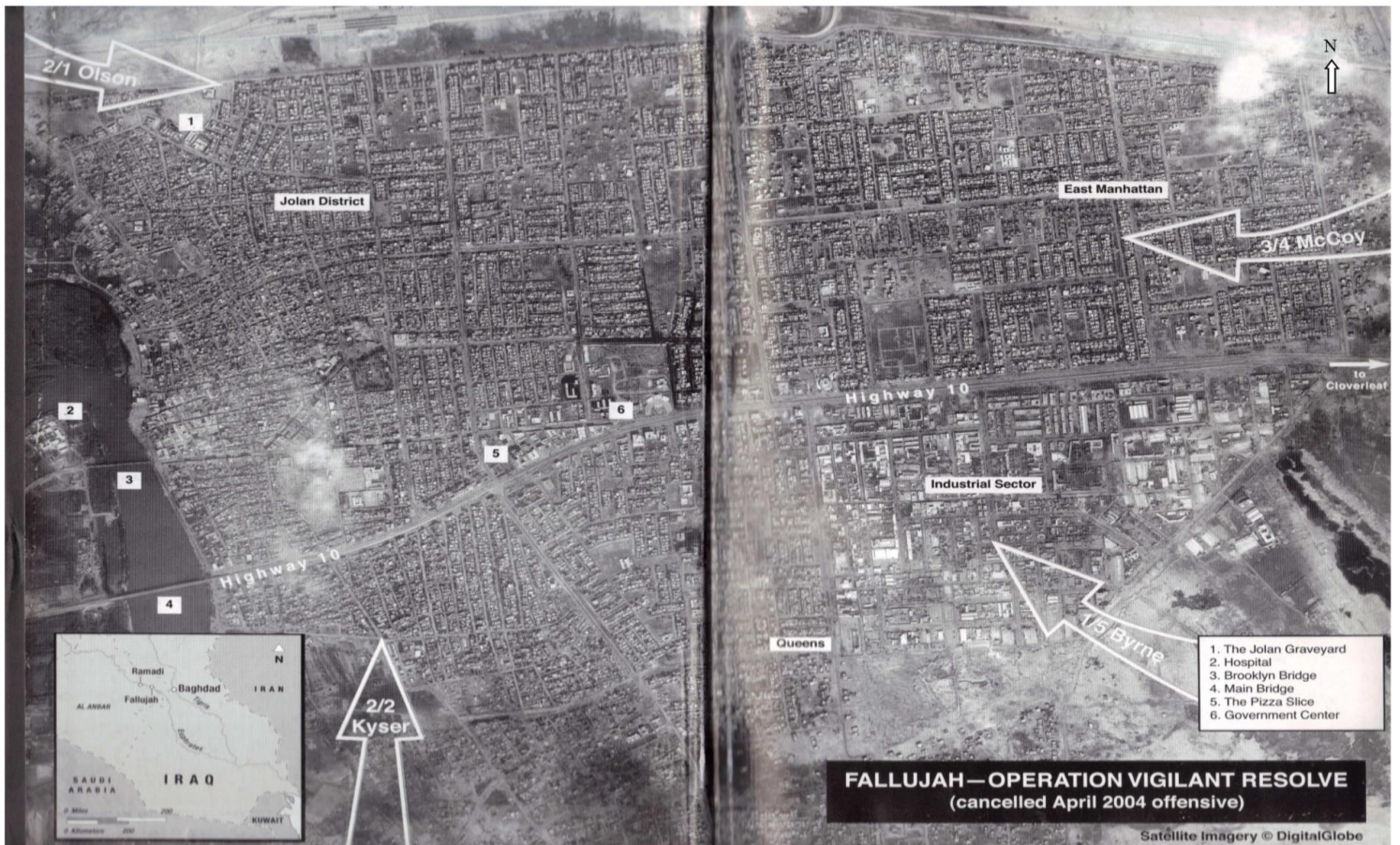
Synthèse de l'exécution de l'action stratégique

Quelles sont les limites de l'ajustement fin/moyens pour un type d'opération et pour un niveau donnés ?

	Tactique	Opérative	Stratégique
Intensité de la conflictualité -	Civilo-militaire : Maintien de l'ordre/coercition de force Terrain	Espace Échelles d'application	Territoire Moyens > Fin
	Militaire : Objectif de conquête (niveau de transition) Terrain Échelles d'application	Espace	Territoire
+ Intensité de la conflictualité	Politico-militaire : But de guerre Terrain Moyens > Fin	Espace	Territoire

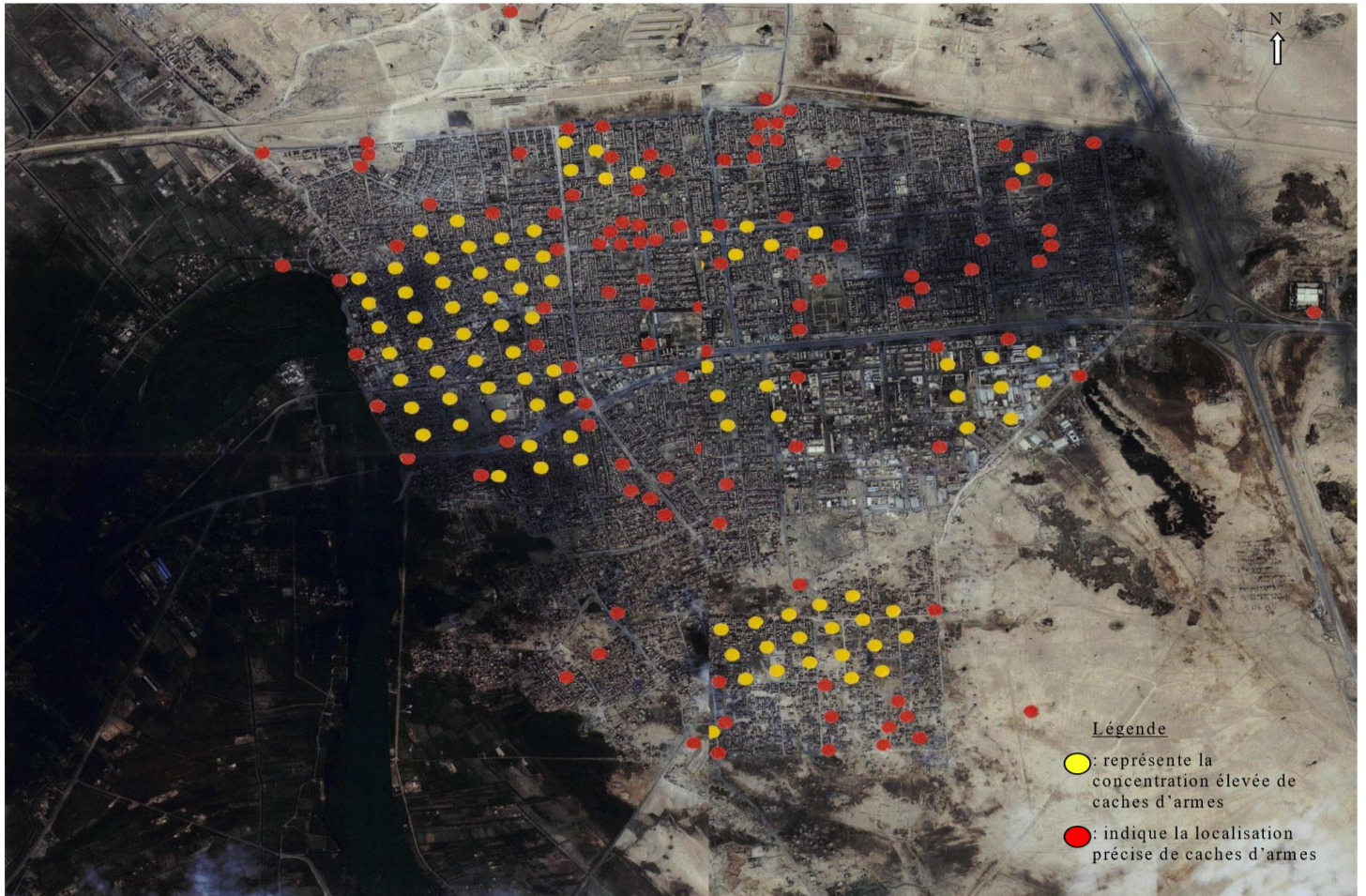
La ville : paradigme central du concept rénové de guerre du futur

ANNEXE 8

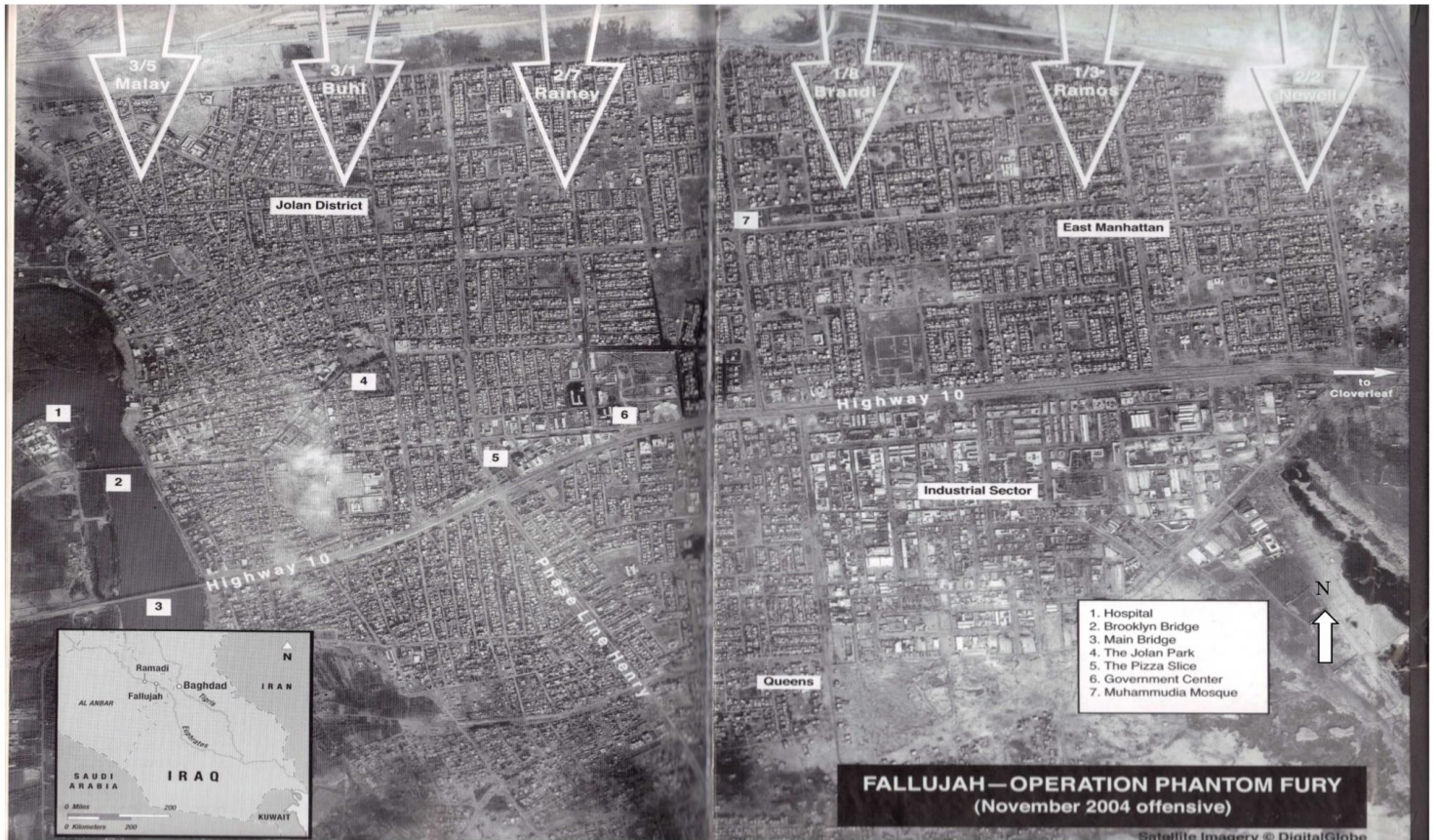


Source : West Bing, *No true glory*, Bantam Book, New York, 2005.

ANNEXE 9



ANNEXE 10



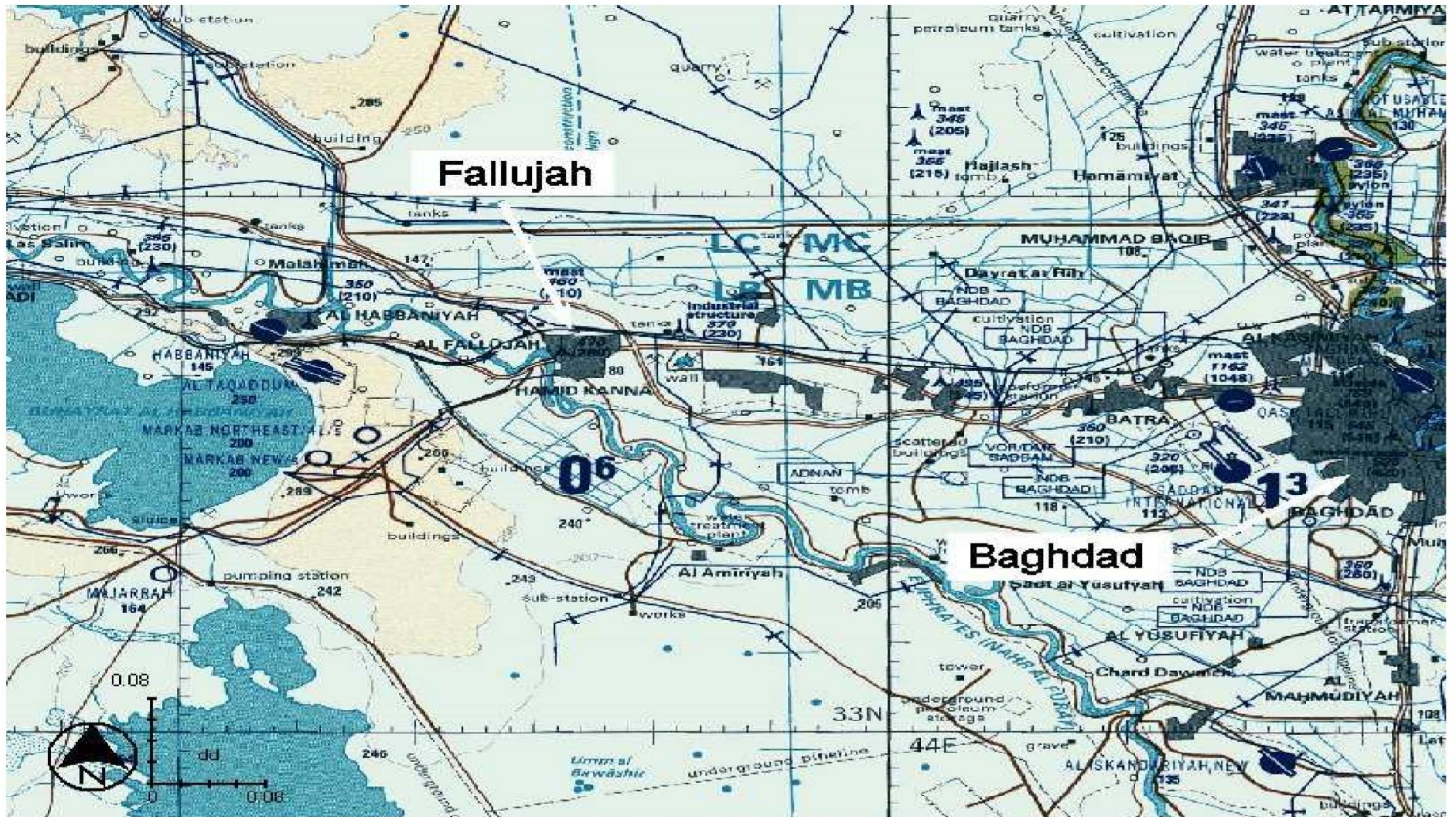
Source : West Bing, *No true glory*, Bantam Book, New York, 2005.

ANNEXE 11



  **Public Eye**  **Landsat 7**  **Earth Science Data Interface**

ANNEXE 12



Public NGA Tactical Pilotage Chart
Scale 1:500,000





THEATRUM
BELLI

IL Y AURA TOUJOURS
UN CHAMP DE BATAILLE